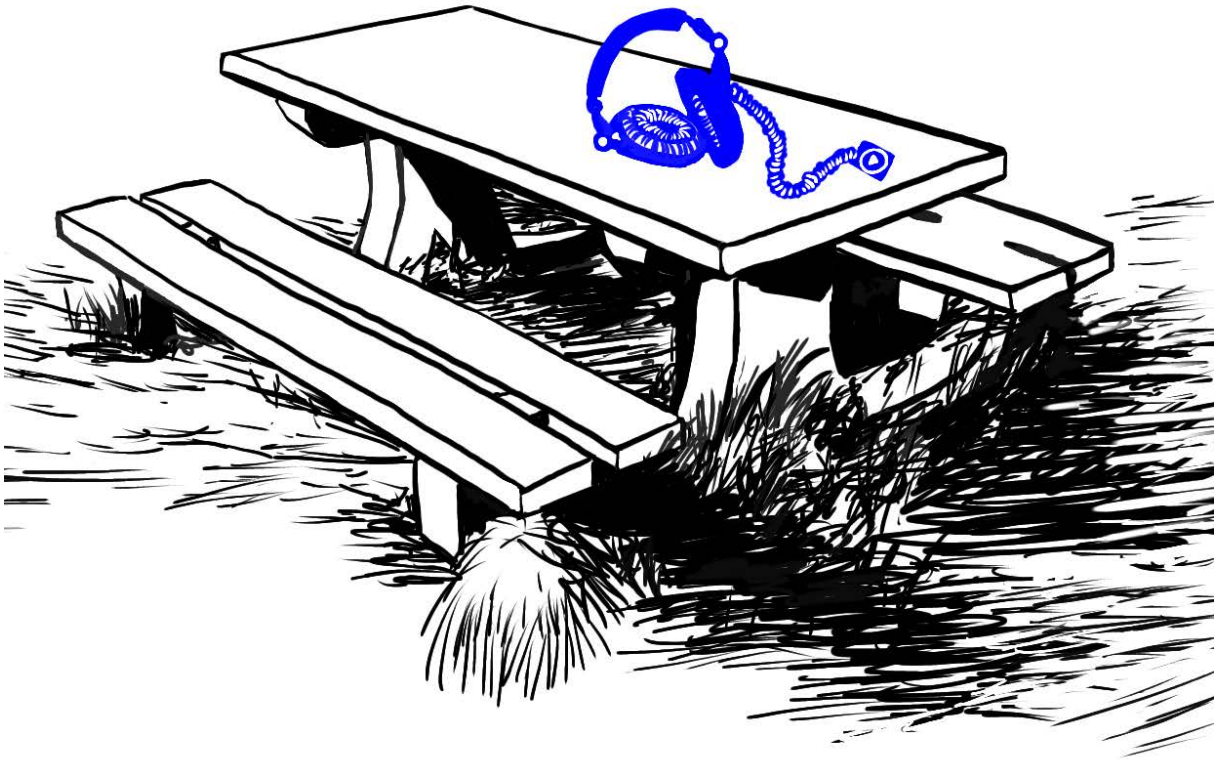
sur place(s)
AURAspitalités

Anthony Pecqueux & Marianne Villière

Parcs Naturels Régionaux
& Direction Régionale des Affaires Culturelles
de la Région Auvergne-Rhône-Alpes
Mai 2023



PRÉFET DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
Liberté Égalité Fraternité
Parc naturel régional de Chartreuse
Parc naturel régional des Monts d'Ardèche
Parc naturel régional du Vercors
Parc naturel régional du Pilat
Parc naturel régional des Baronnies provençales
Parc naturel régional du Massif des Bauges
unesco Géoparc mondial
Centre Max Weber UMR 5283

SOMMAIRE

PRÉAMBULE
p.3

1 • POINT D'EAU
Saint-Julien-en-Vercors
PNR du Vercors
p.4

2 • PLACE TOUT TERRAIN
Saint-Julien-Molin-Molette
PNR du Pilat
p.9

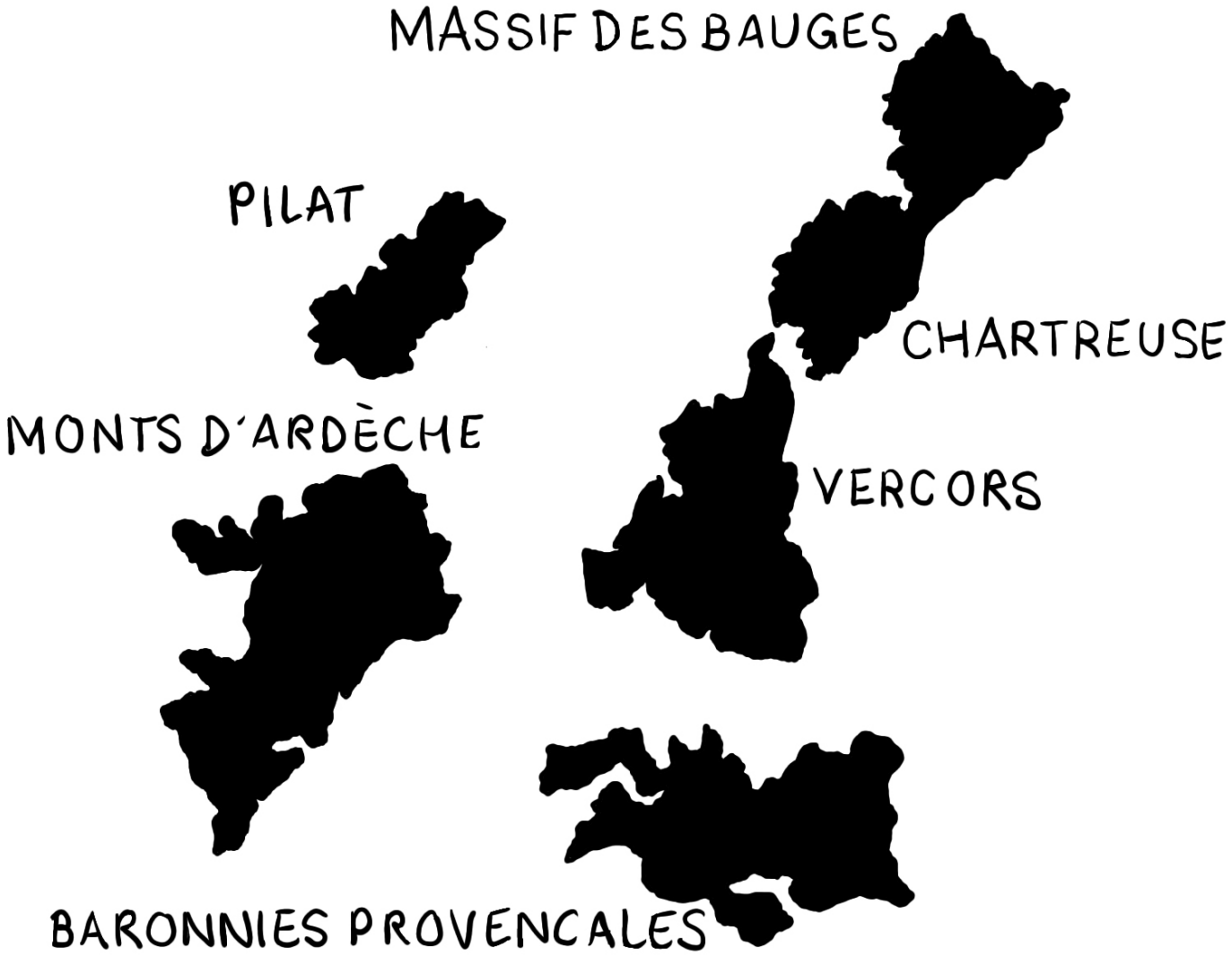
3 • PLACE RÉNOVÉE
Le-Monastier-sur-Gazeille
PNR des Monts d'Ardèche
p.14

4 • PLACE ENFLÉE
Saint-Hilaire-du-Touvet
Plateau des Petites Roches
PNR de Chartreuse
p.22

5 • PLACES DÉVIÉES
Le Châtelard
Bellecombe-en-Bauges
PNR du Massif des Bauges
p.28

6 • PLACES DU VIVANT
Montjoux
Rémuzat
Buis-les-Baronnies
PNR des Baronnies Provençales
p.34

CRÉDITS & REMERCIEMENTS
p.40

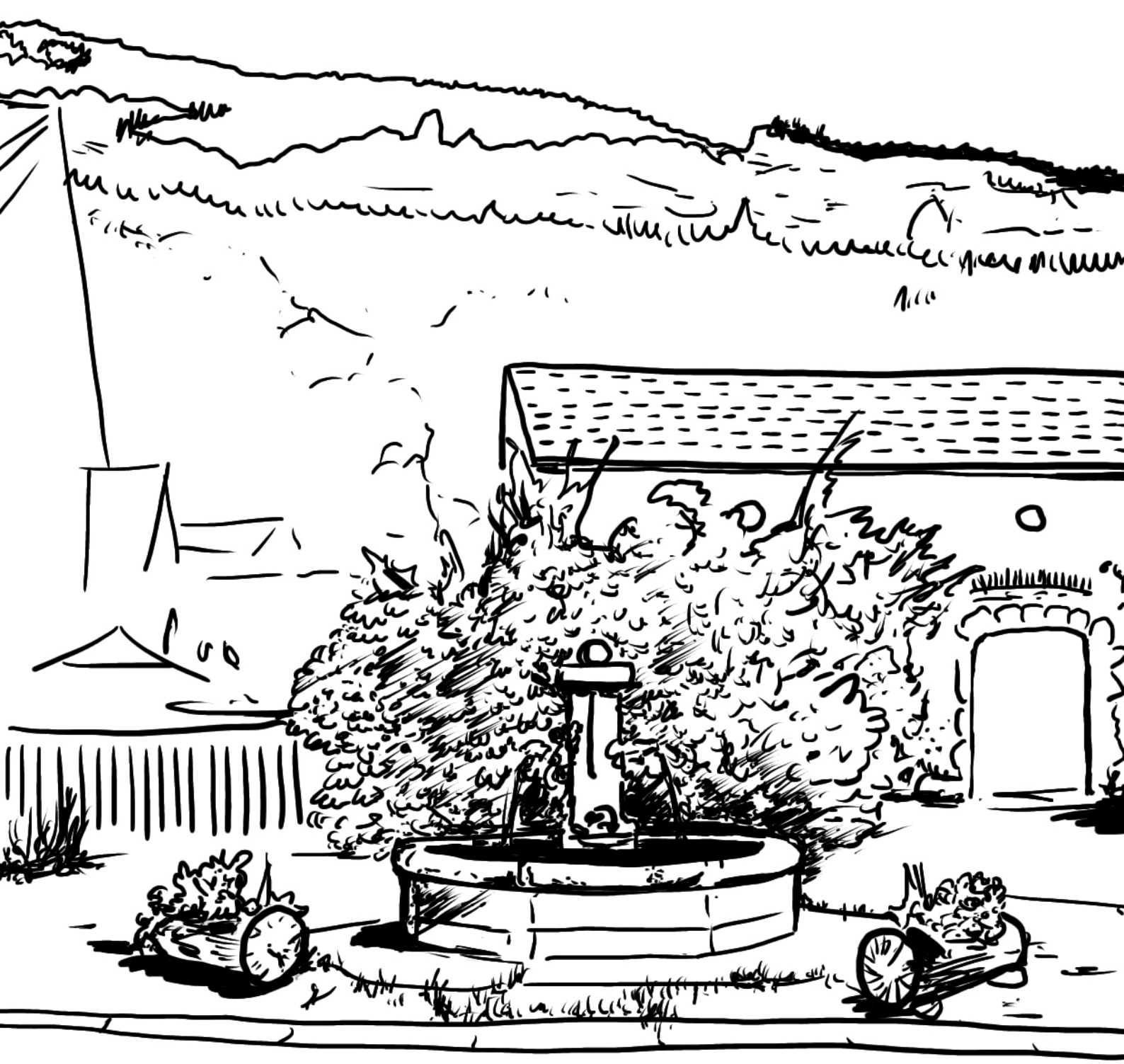

MASSIF DES BAUGES
PILAT
CHARTREUSE
MONTS D'ARDÈCHE
VERCORS
BARONNIES PROVENCALES

PRÉAMBULE

« Sur place(s) – AURAspitalités » est un podcast en six chapitres réalisé par Anthony Pecqueux (sociologue, CNRS, CMW) et Marianne Villière (artiste). Il se compose de six récits qui interrogent des formes d'hospitalité saisies depuis des places publiques de villages et bourgs de la région Auvergne - Rhône - Alpes, plus précisément des Parcs Naturels Régionaux du Vercors, du Pilat, des Monts d'Ardèche, de Chartreuse, du Massif des Bauges et des Baronnies Provençales.

Ponctuellement, nous nous sommes postés « sur place » pour observer la vie de ces espaces où les chemins se croisent. Près d'une fontaine ou à l'ombre d'un platane, en terrasse, à l'amorce d'un sentier de randonnée… « À la croisée des chemins » précisément, en outre sur les traces des précédents duos d'artistes et chercheuses (Chiara Kirschner & Dimitri Vazemsky ; Anne Dubos & Michelle-Agnès Magalhaes ; Chiara Piai & Frank Micheletti), les duos des trois premières éditions de ces résidences cofinancées par les PNR et la Direction Régionale des Affaires Culturelles AURA. Cette revisite est l'occasion de faire résonner les créations et recherches des résidents en les situant depuis nos positions. Plus généralement, notre itinérance est l'occasion de composer un carnet de voyage à l'écoute de l'ordinaire, en y intégrant des interventions de recherche-création, plus ou moins décalées, plus ou moins imaginaires… Les sciences et les arts se meuvent dans un paysage quotidien, sur place.

Le glissement des notes de terrain, l'infusion des fictions dans nos observations, cherchent à confondre nos lectures de ces places publiques pour n'en faire plus qu'une et questionner leur hospitalité. Les récits confrontent des situations et des aménagements plus ou moins accueillants. À Saint-Julien-En-Vercors, un point d'eau comme point de départ introduit la question de l'offre sensible des places visitées et de l'accès aux ressources. Et face à la sécheresse, nous continuons cette observation à Saint-Julien-Molins-Mollette à la recherche de l'ombre. Cela se prolonge sur une place rénovée au Monastier-Sur-Gazeille, une place minérale, à la découverte de ce qu'elle offre, et notamment de ce qui se cache dans ses fissures. En Chartreuse, la place devient plateau : l'événement de la Coupe Icare fait muter les lieux et les gonfle ! Puis, dans les Bauges, ce sont des places déviées que nous rencontrons, en ce qu'elles dirigent l'attention vers ailleurs : une agence immobilière, une mémoire, un concert… Enfin, un périple à travers plusieurs sites des Baronnies Provençales nous place face à une prolifération du vivant, à travers une invasion de nids d'oiseaux ou un platane exponentiel.



1 • POINT D’EAU

Saint-Julien-En-Vercors
PNR du Vercors

12 juillet 2022, 913m d’altitude, temps caniculaire, 14h

A l’arrivée dans ce village rue, un jeune cycliste s’asperge d’eau à la fontaine qui borde la route et organise autour d’elle une petite place. Il demande la direction de Lans, la direction d’une boulangerie.

Trois motos viennent faire une pause devant le café en face de la fontaine, le temps pour eux de laisser passer deux voitures, et de se coordonner moteur allumé, à l'ombre du café, et de repartir une fois la décision prise.

Depuis l'église, un coup de cloche, clair, distinct, seul, juste le temps de son propre écho.

De part et d'autre de ce coup de cloche, la fontaine s'écoule – et ne s'arrête que quand un moteur vient la recouvrir : un écoulement régulier, rythmé de la fontaine, qui par contre disparaît au moindre événement – comme si la fontaine était invisibilisée, plutôt : insonorisée.

La fontaine est un octogone composé de deux robinets qui figurent une route parallèle à la départementale, l'un des robinets dirigé vers Saint-Martin-En-Vercors, l'autre vers Villard-de-Lans. « 1876 » dit une gravure au-dessus d'un robinet ; « Eau potable », dit une planchette de bois sur le côté. Un second octogone lui fournit une sorte de margelle qui la sépare du village – un seuil d'entrée. Des pots de fleurs de couleurs vives (violet et orange d'un côté, jaune et rose de l'autre) garnissent les entours des robinets. Au sol, côté Saint-Martin, un rectangle de peinture blanche avec croix interdit tout usage sur le double de sa surface : place à un éventuel camion de pompiers. Cela affirme son importance, et souligne ce qu'on peut ou non faire avec elle, ce qu'elle autorise ou interdit.

Les véhicules font le tour de l'église, de l'autre côté de la route : on ne fait pas le tour de la fontaine comme on fait le tour de l'église. La fontaine est centrale mais maintient ses distances ; elle ne programme qu'un usage interne (se renouveler continuellement) et un usage externe (boire, se servir).

Les guêpes, les abeilles l'ont bien compris et se sont données le mot : l'eau est potable, il faut en profiter ; et les fleurs autour permettent de butiner entre deux lampées.

Seuls autres acteurs de cette place au milieu du village rue : l'ombre et le petit vent qui l'accompagne ; un portail qui s'ouvre en un son de lourd et lent métal ; une poule au loin ; quelques rares oiseaux. Comme si la sieste s'allongeait, laissant toute la place à la fontaine.

Nous quittons cette place point d'eau, pour prendre un sentier vers Moulins-Marquis, une source d'eau dans une grotte ; le cours d'eau a un tracé d'une trentaine de mètres avant de se jeter en cascade à travers une falaise de près de 450 mètres pour rejoindre le Bournillon, son cirque et les gorges de la Bourne. Sur place, nous nous postons au pied de la chute d'eau, avant de revenir vers la source.

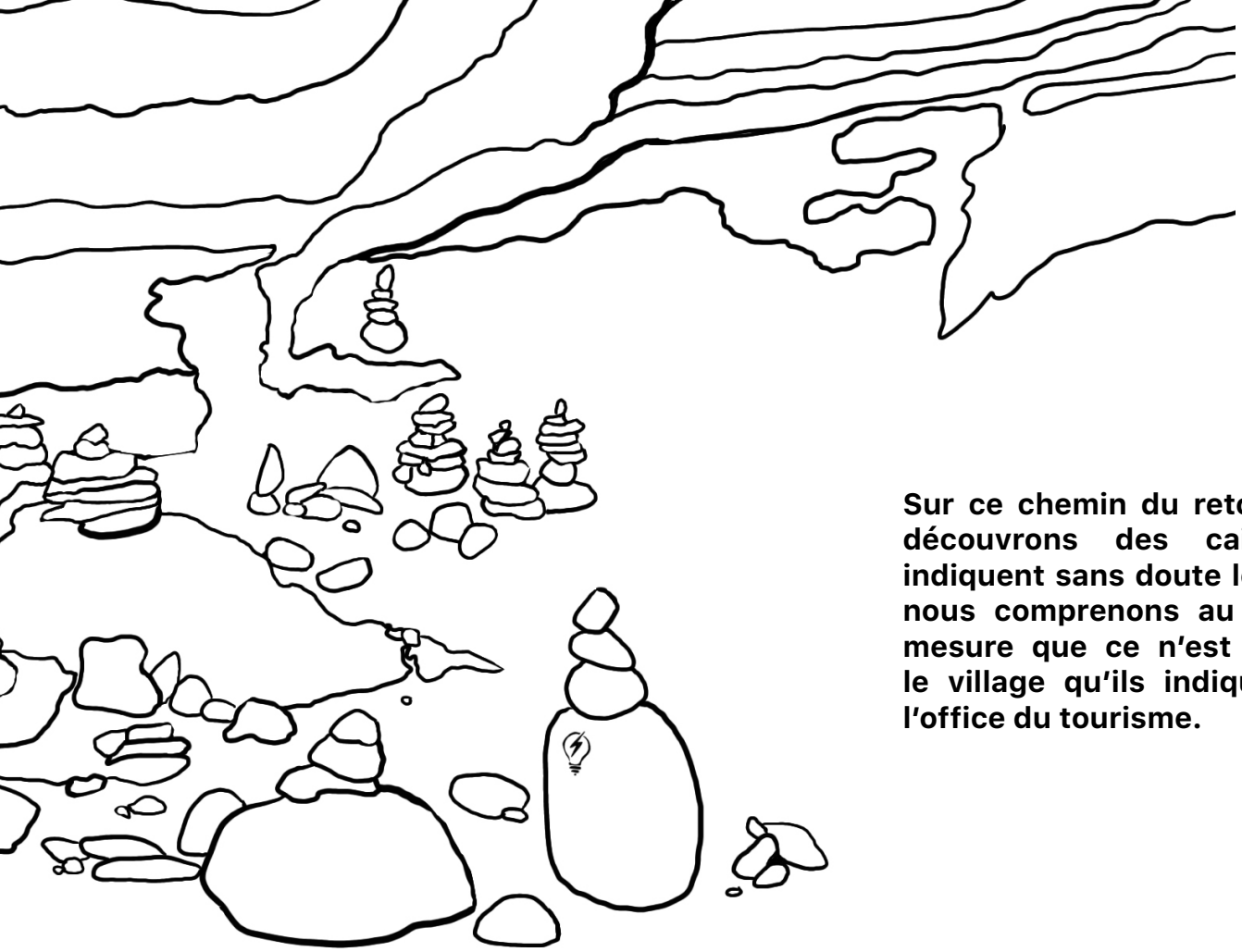
Les motos vrombissent dans les gorges de la Bourne, au loin, tout en bas ; ces motos, sporadiques malgré la saison, sont les seules à signaler que l'espace derrière les arbres est une vertigineuse et immense ouverture, visuelle, sonore.

Une famille (les deux parents, une fille d'environ 8 ans et un chien) est là, de l'autre côté de la source. La petite fille déplace des grands morceaux de bois, les parents sont assis tranquillement ; le chien circule gaiement entre les membres de la famille.

La remontée vers la source fait éprouver – à chacun des trente mètres ou presque – une différence d'ambiance : vers plus de frais, plus d'ombre, plus de mousse, moins d'écoulement et moins de bruit ; aussi vers moins de morceaux de bois et plus de cairns, qui sont innombrables dans la grotte.

A une dizaine de mètres de la source, l'écoulement de l'eau est un peu plus heurté, comme arrêté par de fourmillants cailloux verts de mousse. Toutes les couleurs sont présentes ici en mode nuancier : nuancier de vert et marron de la végétation ; mais aussi dès qu'on lève la tête ou change de focale : nuancier de blanc – gris – beige de la pierre ; nuancier d'un ciel pur de juillet dont le bleu ne se laisse deviner que quand on met la tête complètement à l'envers. Sans compter les odeurs : mélange de vase douce et de terre humide.

Nous reprenons le chemin en direction de Saint-Julien-en-Vercors, et en profitons pour relire le compte-rendu établi par Jean Loup dans la *Revue de Géographie Alpine* (n° 57) du congrès sur l'hydrologie karstique du Vercors qui s'est tenu à Grenoble, à l'Institut Dolomieu le 16 novembre 1968. « Les problèmes du bilan de l'eau ont été abordés par plusieurs conférenciers et d'abord celui des précipitations en Vercors. Le Nord et l'Ouest sont très arrosés ; le Sud l'est moins. (…) Les pluies augmentent-elles avec l'altitude ? M. Guillot a suggéré que l'altitude ne pouvait être qu'un facteur apparent de la pluviométrie (…) Cette prise de position a suscité un débat assez vif qui n'a pas abouti à une conclusion. »



Sur ce chemin du retour, nous découvrons des cairns qui indiquent sans doute le village ; nous comprenons au fur et à mesure que ce n'est pas tant le village qu'ils indiquent que l'office du tourisme.

Le rôle des nappes ne se manifeste que pendant les pénuries, et il est probable qu'elles sont alimentées principalement par la fonte des neiges et subsidiairement par les grosses averses, les petites pluies étant sans effet notable. Ce colloque sur le karst du Vercors n'a certes pas résolu tous les problèmes : il a apporté quelques solutions et il en a fait entrevoir d'autres… » Suite de la lecture et conclusion bilan du colloque : « En somme, le Vercors est un massif troué de cavités et de galeries comme un gigantesque Emmenthal, pour reprendre l'expression du doyen Moret, mais c'est un karst doté d'un faible pouvoir de rétention (…)

La lecture se suspend au profit d'une observation plus minutieuse des cairns qui font office de poteaux indicateurs. Car il ne s'agit plus d'un amoncellement de pierres auquel les marcheurs et marcheuses pouvaient ajouter au sommet une pierre plus petite à leur passage. Ici, désormais, les cairns sont fixés d'une seule pièce, en plastique recyclé. Il paraît qu'ils brillent la nuit lorsqu'on passe à proximité – c'est ce que promet du moins le petit logo d'ampoule allumée apposé sur chacun.

Après l'office du tourisme, les cairns nous ramènent sur la place « point d'eau ». Nous nous installons au bord, sur des sortes de plots, face à face. Chacun d'un côté, pour observer l'espace depuis des perspectives différentes. Au centre de ce losange d'attention, au centre de la place, on peut voir les fondations d'une fontaine. Un distributeur d'ombre et d'eau y a été installé. Il semble assez récent, neuf même. Le bitume autour a l'air frais ou plutôt chaud avec son noir intense et cette odeur caractéristique de bitume liquéfié.

La soif du coup a une odeur de soleil et de goudron. Le distributeur ressemble à une pompe à essence, avec un tuyau. Pour disposer du pistolet, il faut activer un code disponible à l'office du tourisme. C'est aussi le cas pour obtenir de l'ombre pendant une certaine durée. Un temps limité mais la possibilité de choisir sa nuance d'ombre, et de quoi modifier l'ambiance lumineuse et la température sur place. Parce que les arbres poussent trop lentement (surtout avec les températures folles de ces derniers étés), parce que les problèmes de « l'hydrologie karstique du Vercors » n'ont pas encore tous été résolus, les municipalités s'équipent de plus en plus de ce genre de dispositifs.

Clic clic : eau ou ombre ?
Sur place, l'été, se servir
& partir refait

2 • PLACE TOUT TERRAIN

Saint-Julien-Molin-Molette
PNR du Pilat

13 juillet - 590m d'altitude, temps caniculaire, 13h

Depuis la place de l'hôtel de ville jusqu'au restaurant voisin, le court trajet donne le ton de l'ambiance ici. Le rideau métallique de la boulangerie, tiré, est recouvert d'une série de documents et textes, avec un chapeau général manuscrit, en grosses lettres capitales : « QUE PEUT-ON FAIRE FACE À LA PÉNURIE D'EAU ? ».

Sous ce chapeau, un court article du Progrès indexé à Saint-Julien-Molin-Molette et intitulé « Sécheresse : des coupures d'eau potable sont probables » ; puis deux séries de feuilles A4 plastifiées, de type document word. La première série est verticale et comprend trois feuilles où sont détaillées dix actions du quotidien pour économiser de l'eau. La seconde série est horizontale, sur sept feuilles, et correspond à une revue de presse ; on y trouve un nom de rubrique (« environnement ») ou de journal (« Courrier international »), un encadré spécial sur une potentielle « sécheresse hivernale pour 2023 », des expertises (celles des hydrologues Emma Haziza et Florence Habets), et des situations par état : France, Californie, Inde, Italie… Un peu plus loin une autre feuille A4 format paysage, punaisée sur un poteau en bois, avec le logo du village en en-tête, donne aux passants cette information officielle : « Feu d'artifice du 13 juillet annulé – Cause sécheresse et pénurie d'eau – Reporté en fin d'année ».

Au restaurant, menu unique : œuf meurette, calamar farci, mousse au chocolat. A table, un couple de cyclistes d'une soixantaine d'années, et deux habitués quadra/quinqua, l'un arborant le logo de la brasserie du village. Puis deux jeunes femmes germanophones qui arrivent, le visage très rouge, du chemin de Compostelle au-dessus ; elles ne déjeunent pas mais sirotent un soda, agrémenté pour l'une d'une cigarette.

Notre repas terminé, nous remontons par là d'où venaient les deux jeunes femmes, jusqu'à l'entrée du village où le chemin devient un sentier de terre sablonneuse tellement elle est sèche, entourée d'une rare végétation jaunâtre…

Un panneau accueille les pèlerins en leur indiquant sur un plan rudimentaire du village les points d'intérêt potentiel pour eux : les robinets, la restauration et les commerces, les gîtes et autres couchages… Un endroit, sous l'hôtel de ville, correspond à un rectangle dont le tiers à gauche est vert, avec un pictogramme « toilettes » ; et les deux autres tiers blancs, avec un pictogramme « table de piquenique » et une photo d'un arbre. Serait-ce le coin d'ombre du village ?

Nous nous y rendons, découvrons la place Louis Bancel, en contrebas de celle de la mairie (la Grand-Place), la traversons et nous installons de fait à l'ombre – à savoir sur une table de piquenique surplombée d'un grand arbre. Un couple d'environ 40 ans avec une fille de 8 ans s'approche de la table voisine, celle à côté de la zone de gratuité. Le papa arrive en tête avec un air très optimiste, comme s'il avait besoin de les motiver : « oui, c'est vraiment un endroit qui a l'air super ! » Sous-entendu : bel et bien tel que je vous l'avais vendu il y a

quelques instants pour vous faire venir ici. Comme s'il avait repéré la double aubaine : table de piquenique plus ombre, comme moyen de se poser et reposer quand on marche par temps de canicule et qu'on ne sait pas trop où aller…

Viennent-ils du syndicat d'initiative proche ? La fillette tient un dépliant qu'elle va lire consciencieusement à haute voix. Dans l'immédiat, ils s'installent tous les trois « à table » et sortent du sac-à-dos une bouteille d'une boisson au soja bio. Puis la fillette lit ce qui ressemble à une notice explicative et les parents se reposent : lui en s'allongeant sur le banc qu'il occupe seul, elle en posant sa tête contre son sac à dos en guise d'oreiller posé sur la table. Ils se contentent de commenter sporadiquement ce qu'elle leur lit.

Voilà une place étonnante, multi-usage : tout à la fois un parc, des jeux pour enfants, un parking, une aire de piquenique, une zone de gratuité, le lieu pour les bennes de tri pour le centre bourg (verre / cartons…), mais aussi un club et une piste de pétanque à l'opposé… Un homme arrive en voiture, se gare, laisse le moteur tourner, et dépose quelques livres dans la cabane de la zone de gratuité puis repart. quatre livres sur X-files et le guide Peugeot 2006 ; d'ailleurs il est venu en Peugeot.

Au bout de quelques minutes, la fillette demande à son papa d'aller à l'opposé de la place (elle vise le parc de jeux avec balançoire), pendant que la maman reste sur la table – pour garder la table peut-être ? Jusqu'à ce que, à mi-chemin, ils lui indiquent qu'il y a également un banc libre à l'ombre, qu'ils ne pouvaient voir avant ; du coup elle abandonne la table et les rejoint. Comme si la découverte de l'espace se faisait à tâtons, avec prudence, pour ne pas « perdre » ce qui a été « gagné » voire « conquis » : la table à l'ombre, qui n'est abandonnée que pour des qualités spatiales et ambiantales comparables. Assurément, c'est une famille de touristes qui découvre la place.

Pendant ces mouvements, deux vieilles dames arrivent sur la place, chacune depuis un coin, et se positionnent donc sur la dernière table de piquenique, celle qui à cette heure n'est déjà plus entièrement à l'ombre. Ce n'est donc que dans cette plage horaire que cette table est la « dernière » – à d'autres heures, elle trône en haut du podium, première table à l'ombre. La famille a été remplacée de la sienne quasi immédiatement par un papy et sa petite-fille de la même tranche d'âge que l'autre fillette ; ils sont en pleine partie de chasse au trésor, et cherchent un clou remarquable dans les alentours de l'arbre qui

assure l'ombre de la table. Au bout de 5 minutes, ils repartent et là les deux vieilles dames se jettent sur l'opportunité pour prendre la place convoitée : « il faisait trop chaud là-bas » commentent-elles en se déplaçant. Installées, elles papotent, se montrent des photos ou vidéos sur leur portable ; l'une d'elles partage sa découverte : un podcast sur la création de la radio locale, *Radio d'Ici.*

Nous quittons cette place qui nous intrigue, qui semble fonctionner pour les touristes de passage comme pour les habitués, pour des activités de repos ou de jeu comme pour des activités opportunistes (une chasse au trésor, un dépôt à la zone de gratuité), etc. Nous repensons à la conception originale de la place que déploie la philosophe Joëlle Zask dans son livre *Quand la place devient publique*, notamment de la place démocratique comme lieu *imprenable* : « Tandis que les places habituelles ont pour fonction d'entourer tel ou tel élément afin de le mettre en exergue (…), la place démocratique forme un lieu entouré par l'espace environnant (…) ainsi que par les soins et les usages de ceux qui la fréquentent » (p. 58-59). Ou plus loin, p. 96 : « la place présente des conditions concrètes qui sont aux activités ce que les règles sont aux enfants (…) Sans dicter un comportement particulier, elles multiplient et organisent les usages qui en sont faits : tel mur permet de s'adosser, de s'abriter du vent et du soleil, de placarder des affiches (…) ».

Retour à l'espace qui surplombe cette place, à savoir d'une part la placette du restaurant, d'autre part la Grand-Place devant la mairie, et la croisée des routes. L'espace sonore est occupé par les deux- et quatre-roues ; entre deux passages, on entend les commerçants converser entre eux depuis le pas de leur porte. Les piétons sont peu nombreux, ils le deviennent plus à mesure qu'on approche de l'heure de passage d'un car à l'arrêt de la place de l'hôtel de ville, en direction de Saint-Etienne. Le car arrive ; il est déjà rempli d'enfants avec de grandes lettres rouges qu'ils tentent tant bien que mal de tenir, sur leurs genoux, par-dessus leurs épaules et têtes. Ils vont un peu plus haut en altitude participer à un atelier avec Dimitri Vazemsky et Chiara Kirschner, et disposer ces lettres en pleine nature. C'est déjà très beau sur tout le long du car ; on y lit « ENGAGER LE RÊVE ». Le chauffeur marque un arrêt un peu brutal ; les lettres spécialement confectionnées pour les enfants se mélangent, certaines sont à l'envers mais on arrive quand même à lire : « GRÈVE GÉNÉRALE » désormais…

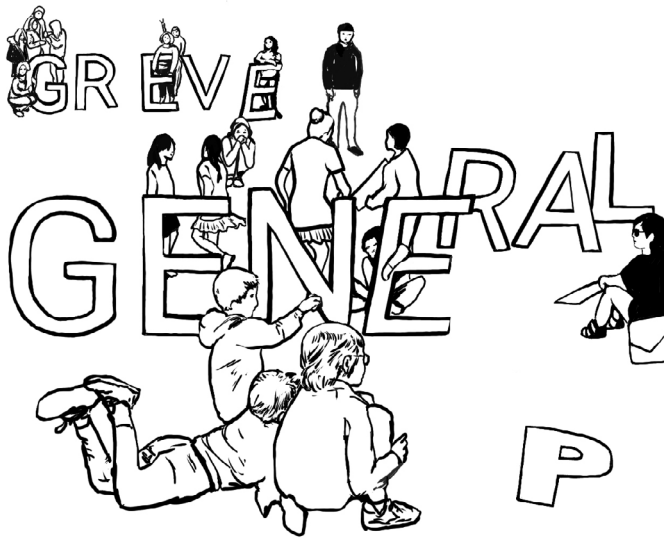
Nous retournons finalement sur la place Louis Bancel ; nous y recroisons plusieurs personnes, surtout nous remarquons que le groupe des dames s'est considérablement élargi. Elles sont six à leur table, six à l'autre table à l'ombre et cinq assises sur la pelouse entre les deux tables. Elles expérimentent le dernier aspect de la place démocratique, l'assemblée. Elles sont obligées de parler fort pour s'entendre d'une table à l'autre : elles réagissent à l'annulation du feu d'artifice. Elles ont tellement de mal à s'entendre qu'elles demandent à Morgan, membre de Radio d'Ici, de venir avec ses enceintes toutes neuves, celles que la radio a dû racheter après le saccage du studio par des fachos… comme quoi ils n'auront pas le dernier mot !

Elles comprennent, elles comprennent plein de choses : que l'eau manque et va manquer de plus en plus ; que ce n'est pas qu'un été exceptionnellement sec ; que les cigales montent maintenant toujours plus au Nord, qu'on ne peut plus faire comme avant ; qu'il faut imaginer d'autres façons de faire la fête, de garder le pays vivant, et que pour ça il faut faire preuve de créativité ; qu'elles ne trouveront pas la solution aujourd'hui mais que l'inventivité peut émerger de leur réunions répétées… Elles se promettent donc de se retrouver là tous les mercredis à 16h. Le débat est terminé mais les discussions continuent, dans les éclats de rire, les interpellations, les échanges de nouvelles…

Retour de GR :
Soda cigarette au bar –
Visages dérougissent

Sous l'ombre de survie
Parents affalés écoutent
Leur fille réciter
Le prospectus découverte
D'une ville visitée sur place

Mamies réunies :
Vivement la libération
De la table à l'ombre



3 • PLACE RÉNOVÉE

Le-Monastier-sur-Gazeille
PNR des Monts d'Ardèche

20 septembre, 11h30, 950 m, Beau temps (20°).

Un large tour à pied du bourg permet de saisir que manifestement, les marcheurs sur les traces de Robert Louis Stevenson et de son âne passent par les rues basses qui proposent restaurations et commerces (rues Langlade puis Saint-Pierre), alors que les monuments (l'abbatiale, le château, l'église, etc., mais aussi la vie administrative avec la mairie, la bibliothèque, l'office du tourisme, etc.) sont surélevés, entre la place du couvent et celle de l'abbatiale. On peut donc très bien passer par Le Monastier sans les remarquer ou sans s'y arrêter, sans y « monter » – qui sont toutes des activités impliquant une forme d'attitude de visite ou de découverte, même minimale. Ce tour du bourg nous décide à nous poster place du couvent, qui a été rénovée intégralement en 2020, c'est-à-dire entièrement minéralisée. Comme le décrit parfaitement une habitante : « Avant il y avait des arbres, ce qu'il y a moins maintenant. C'était goudronné. C'était surtout un parking. Il y avait une rangée d'arbre et puis il n'y avait pas

d'arche. Elle avait été enlevée, c'était une ancienne arche qui avait été enlevée mais ils l'ont refaite il y a deux ans quand ils ont refait la place. Ils l'ont refaite telle qu'elle pouvait être. Peut-être que vous ne vous êtes pas dit qu'elle n'avait que deux ans cette arche ? Il y a des gens qui disent que c'est trop minéral. Avant c'était des tilleuls, deux rangées de quatre ou une rangée de trois tilleuls je ne sais plus. C'est très ensoleillé. C'est quand même bien d'enlever les voitures. Ils ont replanté des arbres. Il n'y avait pas la fontaine qui est là. Là il y avait quelques arbres qui étaient cassés. Là il y en avait plein aussi, mais ils étaient morts. Beaucoup de gens étaient tristes, mais bon, c'est pour en remettre. Ils avaient envie de laisser un espace vide, là où on fait le marché des producteurs, un son et lumière projeté sur la façade. C'est plus simple quand il n'y a pas d'arbres. »

Voici une heure de l'histoire naturelle de la place du couvent, entre 14h10 et 15h10, par un beau et chaud mardi de septembre, à travers les allers et venues et les activités des « passants considérables » qui vont la peupler, depuis un de ses bancs.

Deux différents couples d'âge moyen (quadra-quinqua) y sont, l'un se signale en se photographiant devant la grande croix qui est la statue centrale de cette place, puis devant le bâtiment de l'abbatiale, sous l'arche ; des touristes, sans doute. L'autre couple est plutôt en mode de traversée de l'espace, avec une séparation et l'échange d'un baiser à un endroit précis sous l'arche – où l'un des deux travaille sans doute.

Un homme rejoint son vélo électrique accroché à un arbre côté église ; il met du temps à le décrocher et à quitter la place. Le cycliste finit par s'en aller ; une voiture immatriculée 43 (la Haute-Loire, département hôte du bourg) fait le tour de la place depuis le bas – il est 14h23. Une dame arrive du haut de la place, en habits de marcheuse ; elle a les mains dans les poches et regarde en l'air – les yeux comme la tête sont fureteurs. Elle traverse la place en faisant le tour de la statue puis la quitte par le bas. Elle adopte une posture de découverte – mais réalise cette découverte en raccourci : elle se montre attentive, mais passe assez rapidement.

Une autre voiture, 43, passe lentement de bas en haut, 14h29 ; la passagère dévisage les lieux : le couple assez âgé a trouvé (rapidement) à se garer puisqu'il réapparaît à pied depuis le haut, lit l'écriteau de rénovation (des habitants du département pas repassés depuis deux ans ?), puis le couple se dirige vers l'Office du Tourisme sous les arches, qui vient tout juste d'ouvrir. Comme s'ils étaient habitués à l'ancienne place et découvraient la nouvelle…

Un homme d'environ 55 ans sort du cinq de la place du couvent et charge son Logan puis quitte la place ; il était garé sur une place où seul un riverain peut considérer qu'il s'agit d'une place (à cheval sur le trottoir et la voie, presque contre une fontaine).

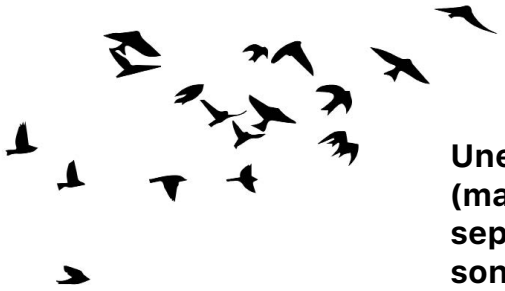
Un homme est arrivé dans notre dos depuis le bas, a pris une photo puis est reparti – comme une cérémonie / un respect minimal.

Une jeune femme arrive du haut de la place, tenue de travail (pour un bureau, pas pour un chantier), elle est au téléphone, longe la route d'un pas assuré.

14h35 : Une voiture immatriculée 76 se gare devant le dix-neuf (alors qu'elle semble obstruer un garage) : les trois occupants sortent, vident le coffre puis entrent au dix-sept ; un homme et deux femmes, septuagénaires, l'homme sort du coffre une table de chevet.

Les arbres qui ont remplacé les anciens sont encore bien petits ; on remarque du crottin de cheval déposé à leur pied : un crottin riche en potassium et en azote, et montant fortement en température, précisément le soin approprié pour hâter leur croissance.

Un homme âgé arrive seul, marche tranquillement depuis le haut sous l'arche – et disparaît de l'autre côté : il connaît ce passage qui permet de sortir côté château et musée.



Une femme de 70 ans environ récupère son sac à dos au garage (manifestement ouvert) du cinq, puis veut entrer au gîte du sept en composant le code pour entrer et donc en scrutant son téléphone pour cela : elle rate deux fois, s'agace, ne sait si c'est parce qu'elle ne pousse pas assez fort la vieille porte, mais réussit à la troisième tentative – soulagement.

14h40 : une nuée passe dans le ciel ; déjà une demie heure de vie de la place, comme sur un faux rythme : elle n'est pas hyper active, mais il s'y passe tout le temps quelque chose… Il suffit de faire ce constat pour que dix minutes se passent sans le moindre micro-événement – à part le retour des cloches à 45, ce qui signifie qu'elles sonnent tous les quarts d'heure. Ce calme tombe bien, parler de rythme nous replonge dans le beau texte de Joan Stavo-Debauge sur l'allure du nouveau-venu :
« Il y a en effet une physionomie propre aux mouvements de quiconque se trouve dans la situation d'un nouveau venu : soit celui qui doit prendre part à un environnement qui a été apprêté par d'autres que lui et a pris forme avant son arrivée (…) Le nouveau venu va d'un rythme contrarié, oscillant entre l'hésitation craintive et l'empressement fébrile. (…) Ses premiers pas sont affectés d'un retard perceptible, son visage montre un figement pensif et ses mouvements semblent entravés par une prudence circonspecte, car il se caractérise par l'hésitation (…) Lui fait d'abord défaut un savoir sur les choses de la maison, qui lui présentent une face d'autant plus intimidante qu'elles n'ont pas l'aspect rassurant d'objets « standards », aux qualités garanties. Dans son abord des choses, ces gestes le distinguent des anciens occupants. À la différence de l'arrivant, eux « savent y faire », ils saisissent les objets avec assurance et utilisent les équipements aisément, sans avoir à s'enquérir de leur fonctionnement. Tel n'est pas le cas du nouveau venu. Affecté par le délai d'une réflexion et cherchant à s'ajuster à un environnement inédit, qu'il doit d'abord parcourir dans cette double distance du regard exploratoire et de la circonspection inquiète, ses mouvements sont tout à la fois heurtés, prudents, mesurés et retenus. »

14h55 : Une femme arrive par le bas et entre au cinq dont la porte est ouverte, elle donne sur un bloc de boîtes aux lettres.

La maisonnette en contreplaqué, sur un côté de la place, typique d'une vie de chantier (on pensait d'abord à un WC, jusqu'à ce qu'on voit une fenêtre à l'arrière), est fermée. Un autocollant sous la fenêtre mobilise l'œil : « Rêve général ».

La jeune femme revient (il est h59) depuis le bas, même chemin (mais inverse) par la route vers le haut – mais sans être au téléphone cette fois. Dans sa main droite, elle tient son téléphone et un paquet de gâteaux de boulangerie, plus un sac à main à l'épaule ; et main gauche, une sacoche contenant sans guère de doute un ordinateur portable.

14h07 : quatre femmes, la quarantaine, arrivent du bas, deux avec des cartons (dont une, un carton de six bouteilles de vin rouge) ; elles saluent un chat qui traine au soleil au niveau des escaliers bas, puis longent le parapet en râlant gentiment après leur hôte – guide – amie : « Elle nous aiguille pas ! elle nous dit pas, c'est une fontaine, elle vient d'où l'eau ? ». Elles sont sonores et peuvent l'être : la place est à elles à ce moment. Enfin la place, elles ne l'ont pas (encore) vue, à peine devinée – à moins qu'elles soient déjà passées plus tôt ? Elles repèrent les jours d'ouverture de la crêperie. Le patron qui habite la maison d'après finit par les entendre, les rejoint dehors, embrasse leur guide (qui a sans doute sonné), puis les fait entrer dans la crêperie.

Un couple âgé longe l'arche, lui avec des béquilles.

h13, un autre couple arrive du bas ; des marcheurs, lui plutôt la soixantaine, elle une quinzaine d'années de moins. Elle se met sur la pointe des pieds pour découvrir la place par-dessus le parapet, et elle commence à s'y rendre. Lui reste sous le parapet à lire le monument aux morts puis se dirige à droite sur le parvis de l'église. L'homme à sa femme : « ça (désignant le bâtiment au fond de la place) c'est l'hôtel de ville ? ». Une voiture 63 passe. Sa femme ressort de la place après un petit tour, lui se tient sur les marches. Elle fait une photo avec son téléphone en se retournant vers la place, puis elle longe par le bas, le long du parvis ; lui reste au niveau du monument aux morts. Il finit par la suivre et ils continuent ensemble à longer vers le côté.

h18 : une femme arrive du haut par la route et entre au cinq.

h20 : La femme qui avait du mal avec le digicode ressort du sept sans sac, avec des habits différents ; elle se dirige vers le haut, lit l'écriteau de rénovation de la place puis en sort.

L'heure avec la place est terminée ; nous entrons dans l'église et y retrouvons notre couple de marcheurs, lui s'étant découvert la tête de sa casquette ; ils lisent des tableaux en silence. Nous continuons à remonter vers le château, en dépassant des boulistes qui jouent dans la cour du musée des Croyances Populaires. Sur l'allée juste au-dessus, un couple âgé est posté

devant sa maison, au soleil, dans des chaises, à indiquer la route et les possibilités de se garer à une voiture de touristes ; puis à une autre voiture ayant l'affiche du festival des Cuivres du Monastier sur la plage arrière. En contrebas, des ruches sont empilées les unes sur les autres tout autour d'une porte. Elles sont réalisées avec des matériaux de récupération qui s'associent au mur, les alvéoles faisant liant. Nous retournons sur la place du couvent.

L'homme au vélo électrique, dont il semblait de loin qu'il avait du mal à retirer son antivol, est de nouveau là, accompagné par un autre homme de son âge, une petite soixantaine. Ils inspectent littéralement : ils passent dans les coins et les recoins de la place, lentement, à l'affût, presque pliés en deux vers le sol. Ce n'est pas l'allure du touriste qui découvre, ni celle de l'habitué qui traverse, plutôt celle de l'enquêteur. Intrigués, nous les abordons : ils n'ont pas de mal à composer le code de leur cadenas de vélo, ils ne sont pas non plus à la recherche du trésor des cathares, ce sont des éthologues naturalistes amateurs mais bien éclairés. Et ce qu'ils observent, ce sont les lézards et autres geckos de la place, qui ont connu tant le bitume et les arbres de l'ancienne, que la minéralité désertique de celle-ci, et qui doivent s'adapter à tous ces changements. Ils observent en fait des formes de vie alternatives, aptes à vivre la place minérale. Ils ont vite acquis les connaissances minimales à propos de ces squamates, qui les ont convaincus sur leurs hypothèses sauvages : les lézards, émetteurs de sifflements et de claquements (eux disent qu'ils nous appellent pour nous emmener avec eux), ne transpirent pas sous le soleil caniculaire de cet été, devenu irrespirable sur cette place minérale, puisqu'ils ne transpirent pas tout court – n'ayant pas de pores sur la peau. Lézards bruns du désert ou verts des forêts : leur couleur, liée à leur milieu de vie, fait partie de leur camouflage au long cours, dans la nature, afin d'échapper à leurs prédateurs.

Les deux naturalistes font aussi leurs les préceptes édictés par le *Monsieur Palomar* d'Italo Calvino, à commencer par le fait que « le gecko représente en revanche la concentration immobile et l'aspect caché, le revers de ce qui s'offre à la vue » (chapitre « Le ventre du gecko »). Ils en concluent qu'il faut redoubler d'attention pour dénicher, parvenir à observer des geckos et saisir leurs secrets. Mais aussi ce passage, à propos d'un iguane : « sur le museau à squames vertes, l'œil s'ouvre et se ferme, et c'est de cet œil 'évolué', doué de regard, d'attention, de tristesse, qui donne l'idée qu'un autre être est caché sous ces dehors de dragon : un animal plus proche de ceux qui nous sont familiers, une présence vivante moins éloignée de nous qu'il ne semble… » (chapitre « L'ordre

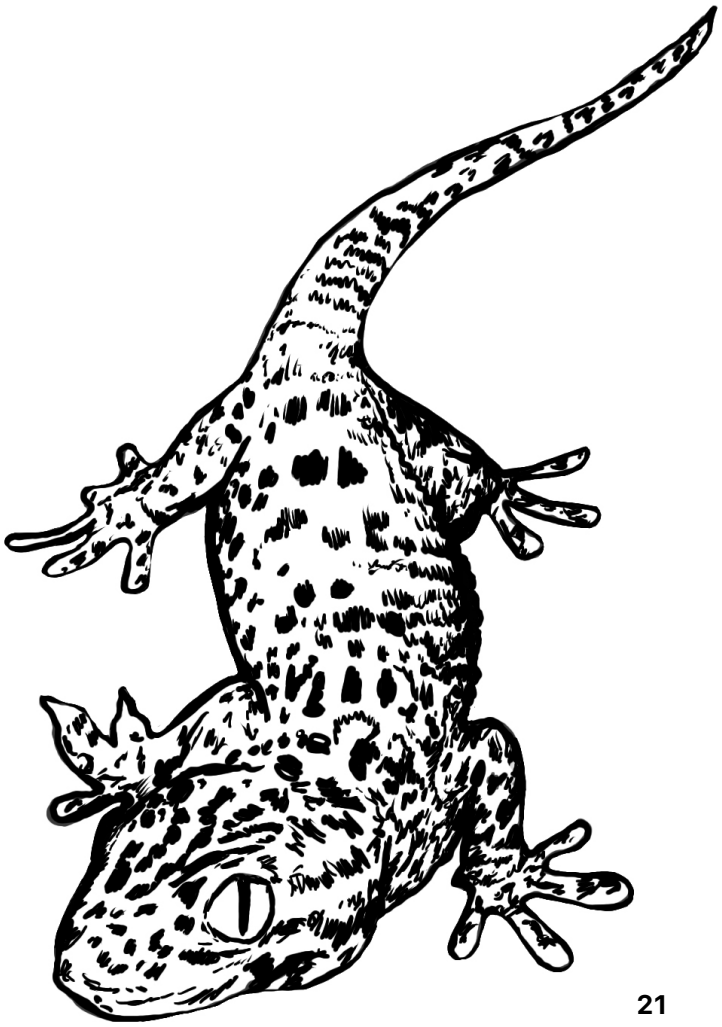
des squamates »). Pour eux, les appels sifflés et claqués ne seraient rien ou presque s'il n'y avait aussi ce regard, cette tristesse : comme si les lézards savaient que nous courrions à la catastrophe et qu'ils avaient décidé de nous aider. Depuis, les deux acolytes suivent tous les lézards de la place à la trace, observent leurs moindres gestes et préparent un livre. Ils veulent que ce soit un inventaire contenant scrupuleusement toutes leurs observations et les hypothèses qu'ils en tirent sur ce qu'ils appellent les « possibilités de vivre dans les ruines » d'un urbanisme minéral – paraphrasant le titre d'un livre récent d'anthropologie qui les a marqués.

Nous retrouvons l'habitante qui décrivait la place tout à l'heure. Elle nous fait remarquer que la rénovation n'a pas éliminé la pente de la place, certes, mais que même les bancs ne sont pas à niveau ! Est-ce aussi pour cela que les boulistes préfèrent la cour du musée des croyances populaires et son ombre naturelle ? Pour autant, d'autres pratiques se sont saisies de cette qualité particulière car elle pouvait s'apparier à leurs performances. Venus du PNR des Bauges, et passés par celui des Baronnies provençales et du Vercors, le chorégraphe Frank Micheletti et l'anthropologue Chiara Piai y trouvent matière à quelques expérimentations de postures corporelles. La pente douce permet des jeux subtils à partir du poids du corps de l'autre : Chiara s'appuie sur Franck qui s'appuie sur le banc… Ils semblent ici en quête d'une légèreté instinctive ; les clubs de yoga et de danse locaux prendront-ils le relai ?

Nous quittons la place, les yeux pleins de leurs gestes gracieux ; mais aussi de ceux des lézards, lents, immobiles, prêts à bondir sur une proie, à se jeter d'un interstice à l'autre, d'une anfractuosité à peine perceptible mais ombragée, à une autre. Nous nous disons quand même qu'il nous faudrait devenir lilliputiens… Il n'en reste pas moins qu'en quittant Le-Monastier, nous complétons presque inconsciemment l'histoire naturelle de la place, nos observations pendant une heure et celles des lézards, et imaginons un tout encore nébuleux.

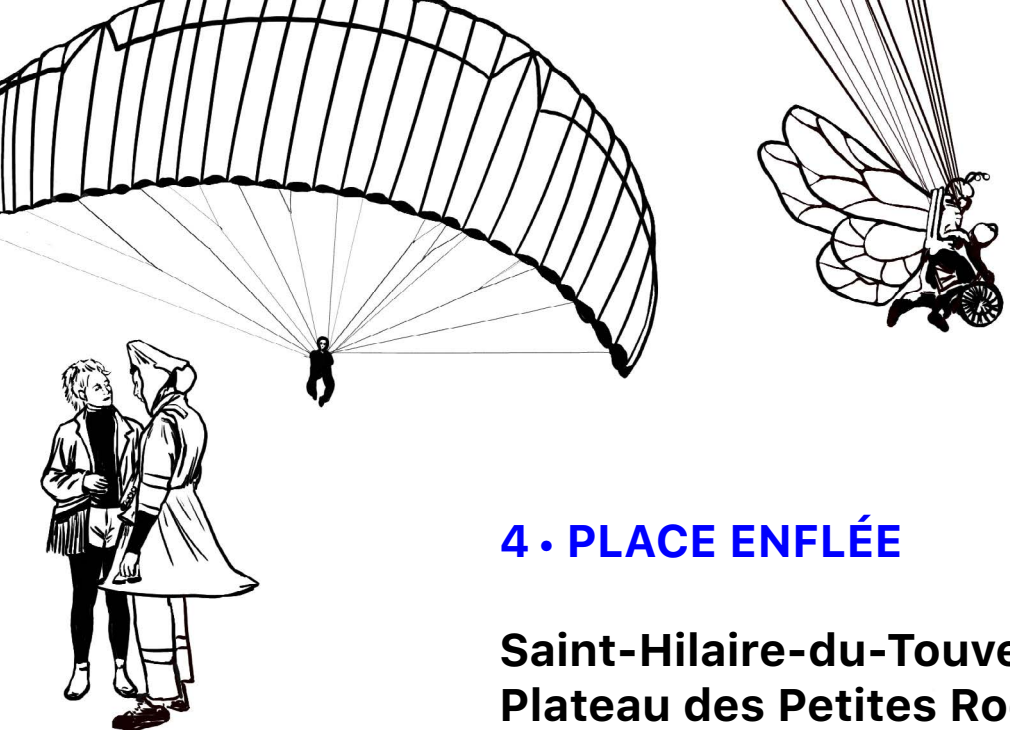
Ces phrases du philosophe Etienne Souriau sembleraient presque y apporter un peu de clarté : « Chez l'animal sauvage, il suffit d'observer les allures (terme technique répondant à des faits précis de rythme et de temps) ; on ne peut douter que, tout automatiques que soient dans leur détail les réflexes qui les assurent, leur ensemble est sous la surveillance d'une sensibilité. L'oiseau bon voilier, buse ou goéland, nous en donne l'évidente démonstration quand on le voit, sur une colonne d'air ascendante ou sur l'appui du vent, chercher le juste rythme des cercles qu'il décrit pour monter, puis, ce rythme trouvé, s'y confier avec aisance.

De même le déplacement du singe à travers la forêt, d'arbre en arbre, serait impraticable, tel qu'il a lieu, s'il n'y avait pas chez lui une perpétuelle modulation des rythmes, sans cesse adaptés dans leur figure et leur tempo aux circonstances diverses, avec une précise recherche formelle de l'arabesque qui permet le mieux l'aisance gracieuse dans l'exécution ; bref, s'il n'y avait pas intervention, dans le mouvement lui-même, d'une certaine sensibilité esthétique » (*Le sens artistique des animaux*).



Homme venu du bas
prend une photo et repart –
Condensé de rite

Qui mieux qu'un gecko
Pour lézarder au soleil?
Milieu maîtrisé



4 • PLACE ENFLÉE

Saint-Hilaire-du-Touvet
Plateau des Petites Roches
PNR de Chartreuse

21 septembre, 13h, 20° à 1000m, beau temps

Dans la plaine, des panneaux indiquent que la coupe Icare sera ce week-end ; mais en levant la tête, on a l'impression qu'elle a déjà lieu tant les parapentes sont nombreux dans le ciel… Et sur place, le plateau est transfiguré : des barrières métalliques partout, impossible notamment de se garer – nous suivons le fléchage pour rejoindre un parking dans un pré à l'écart.

Au-delà des barrières métalliques, ce sont toutes formes d'architectures temporaires qui ont pris l'espace du plateau, faisant notamment disparaître la seule place véritable du plateau, celle devant l'Office du Tourisme des Petites Roches. Du coup nous nous postons dans l'espace en contrebas de la guinguette, entre funiculaire, parking, parc et aires de décollage, qui semble accueillir une multitude d'usages et de publics, entre touristes, randonneurs, parapentistes, organisateurs et autres.

Une conversation sort de la boutique temporaire à côté de la gare du funiculaire :
« _ (la commerçante) D'habitude c'est le troisième week-end de septembre et là c'est le quatrième… Alors dimanche dernier il n'y avait pas de vent, enfin le samedi oui, mais au moins les gens seraient montés, il faisait beau ! là il va pleuvoir, il n'y a pas de funiculaire, ça ne va pas monter
_ (le couple, en sortant) Bonne journée quand même !
_ (la commerçante, en réponse) Bonne balade ! »

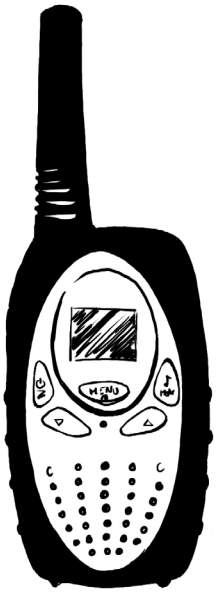
Ces quelques mots confirment une impression ressentie dès l'arrivée sur le plateau et répétée depuis : rien n'est comme d'habitude, loin de là. Au restaurant, les employés se plaignaient du manque de monde, imputé au fait que c'est la première année que cela commence dès le mercredi…

Il faut que les festivaliers arrivent en nombre dès le jeudi, sinon c'est la catastrophe avec tout le personnel supplémentaire.

Pour qui le connaît déjà, le plateau est transfiguré, et sacrément peuplé par rapport à d'habitude ; pour les commerçants, il manque du monde et il en manquera avec ce week-end pluvieux annoncé. L'étrangeté de la configuration spatiale du plateau est atténuée par le caractère éphémère / temporaire des transformations ; elle devient étrangeté au carré face aux désorientations des commerçants troublés dans leurs habitudes : un jour plus tôt, une semaine plus tard, sans funiculaire, avec la pluie… Cette édition réserve bien des surprises.

Cet espace en contrebas de la guinguette donne lieu à des flux quasi incessants : flux des voitures en direction du parking, flux des piétons pour aller d'une aire de décollage à l'autre ou pour découvrir ce village-festival. « C'est par là » est une phrase qu'on entend à de nombreuses reprises, mais encore faut-il entendre avec quel ton elle est dite, accompagnée de quels gestes et de quels regards, pour saisir si cette indication topographique est énoncée avec l'assurance du sachant, ou si elle arrive au bout d'une enquête, qui est passée par la lecture de panneaux ou de plans, ou par la découverte visuelle d'un pictogramme de toilettes – voire s'il s'agit toujours d'une question, et pas encore d'une affirmation : « est-ce par là ? ». De la même manière, « Viens on passe par là ! » est une phrase qui pourrait être prononcée par n'importe qui ou presque ici ; mais le sens change suivant également les gestes des bras qui l'accompagnent, à savoir s'ils sont assurés et précis, ou vagues… ; suivant encore les mots qui suivent : « comme ça on arrive au déco Est ».

Parfois, ces différences de ton, d'assurance, d'allure, émergent dans un même groupe, comme avec ce couple d'environ 60 ans et leur fille la trentaine :
_ (l'homme) on était là-bas, pis là-bas aussi, on a fait des photos…
C'est là-bas, Malou !, c'est là-bas à gauche ! (il parle fort, avec assurance et montre énergiquement l'aire de déco est)
_ (sa femme, d'un air blasé) Oui, j'ai entendu…
_ (l'homme à sa fille, en baissant d'un ton et plus interrogatif) On peut y aller hein, c'est là-bas à gauche… »



Les talkies walkies battent leur plein : ce sont les gilets jaunes de la Fédération Française de Vol Libre qui régulent le trafic et le stationnement au niveau du parking, en jouant des barrières mobiles et des infos qu'on leur donne et qu'ils donnent ; mais ce sont aussi deux fillettes d'une dizaine d'années qui passent là avec leurs propres talkies walkies – comme si elles aussi, sur ce plateau qu'elles connaissent si bien, pouvaient jouer à perdre les touristes qui veulent se garer…

Les talkies walkies nous en disent plus sur le sentiment d'étrangeté : que des enfants y jouent est « normal » ; qu'ils servent à réguler le trafic sur ce plateau peu peuplé ne l'est pas franchement; et pourtant ces talkies walkies se font écho, tissent une continuité, n'opposent pas l'ordinaire d'un côté et la fête de l'autre, mais en font des questions de variations d'intensité. Cela rappelle ce beau texte de Jean-Samuel Bordreuil sur un village sicilien en fête : « Donc ni imperméabilité (c'était notre premier cas de figure), ni unisson (le deuxième) : plutôt un espace de jeu, de *fluctuations* qui feraient passer de l'un à l'autre. Une versatilité qui signerait la fête, et surtout qui dirait qu'on en fait partie.

L'effet net en est alors qu'on n'a pas la fête, le spectacle central d'une fête *dans* le village. On a une *variation*, une inflexion, et juste ce qu'il faut d'ustensiles pour recomposer les membranes qui enrobent et tissent les attentions collectives, et ceci pour en extraire un *village en fête*.

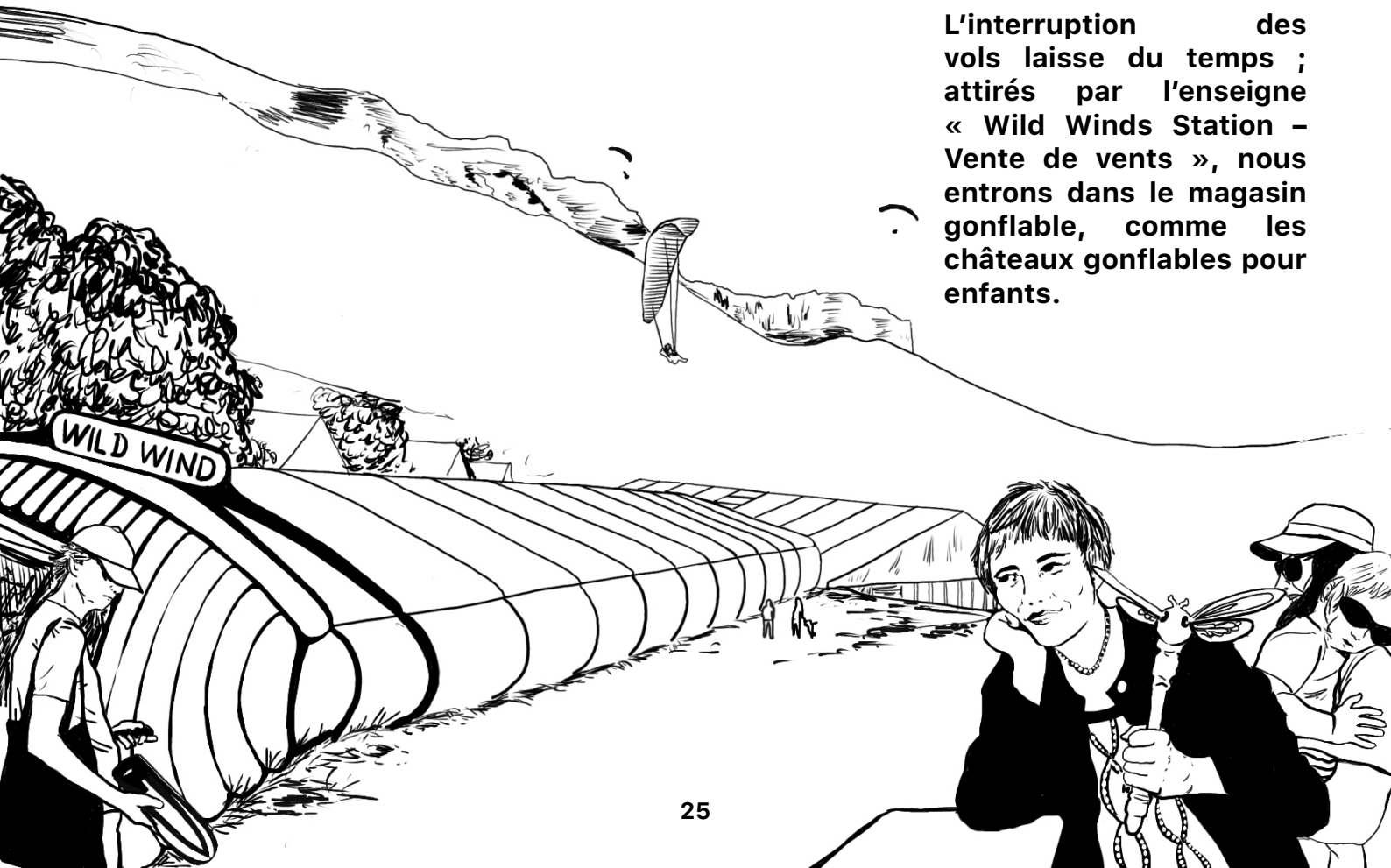
Ni attention centripète (focalisée vers un foyer spectaculaire) ni centrifuge ou dispersée (le régime d'attentions propre à l'espace public), il y va plutôt d'une attention *multi focalisée*, autour de tablées ou de grappes (souvent familiales) en pérégrination sur l'espace central. » (*Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible*, p. 151)

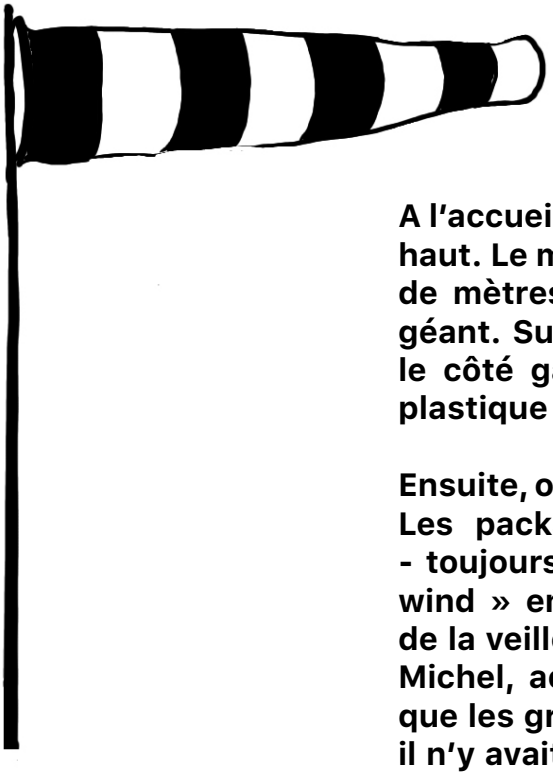
Autre forme d'accessoires, outre les talkies walkies : les habits – ils disent beaucoup dans ce défilé incessant. Les parapentistes portent du sportswear de montagne mi-chic mi-décontracté – pas ou peu de Quechua ici, c'est plutôt NorthFace et autres marques. Les membres de l'organisation sont soit des membres de la Fédération Française de Vol Libre en gilets jaunes, soit des personnels de sécurité en pull rouge et noir de rigueur (pull rouge avec la bande noire, ou pull noir avec la bande rouge), soit enfin des bénévoles avec un insigne autour du cou. Après, on a les randonneurs qui se signalent a minima par des chaussures de marche, des habits souples de sport et un sac à dos ; les touristes et les « locaux »… Là, les allures se conjuguent aux habits pour permettre de poser des catégories sur les personnes.

Un autre homme passe par là, mégaphone au poing ; il porte des lunettes de soleil irisées, une casquette, un talkie walkie à la ceinture et une banane sur le ventre :
« Pour tous les pilotes qui sont là, on a une personne dans les arbres, qui n'est pas blessée mais on est obligé de bloquer les vols… ».

Pensée pour Côme, le *Baron perché* d'Italo Calvino. L'occasion de se souvenir de sa manière de ne jamais poser les pieds au sol et d'inventer sa vie depuis une nouvelle perspective dans les arbres, jusqu'au ciel.

L'interruption des vols laisse du temps ; attirés par l'enseigne « Wild Winds Station – Vente de vents », nous entrons dans le magasin gonflable, comme les châteaux gonflables pour enfants.





A l'accueil, un vendeur est au téléphone, assis sur un tabouret haut. Le magasin continue tout en longueur, sur une vingtaine de mètres et donne le sentiment d'être dans un œsophage géant. Sur le côté droit, il y a un portant de coupe-vent ; sur le côté gauche, un présentoir de petits moulins à vent en plastique pour enfants, couleur arc-en-ciel.

Ensuite, on trouve un large panel de bonbonnes d'air comprimé. Les packagings des bombonnes sont colorés : « Zéphire - toujours plus haut et chaud » ; on entend « Blowin' in the wind » en fond sonore. Souvenir immédiat de la discussion de la veille à Présailles près du Monastier, avec Jean-Louis et Michel, accoudés au portail de leur jardin : « Ici, il faut voir que les granges, où on engrangeait le foin, c'était tout fermé, il n'y avait pas la moindre ouverture. Parce que l'hiver avec la burle, qui transporte la neige, ça rentre. La burle c'est le vent du pays, c'est le vent du Nord. Il y a une sensation de froid... ça emmène la neige et vous ne voyez strictement plus rien. Des vents y'en a... y'en a peut-être d'autres mais je ne connais pas les noms ». Nous demandons aux vendeurs si par hasard ils auraient de la documentation, un livre, sur les vents locaux, mais ils ne savent pas trop.

Au rayon suivant, près des voiles, nous rencontrons Célestine. Familière des méthodes d'ascension, des manières de prendre les courants d'air, elle prend le temps de nous en dire plus sur le sujet :
« Tu déplies ta voile et après il faut faire une bonne pré-vol avec les suspentes des parapentes ; bien démêler les suspentes pour pas qu'il y ait de nœuds et une fois que tu as fait ça tu accroches les suspentes (...) il faut bien s'attacher du coup les cuissardes, la ventrale, la pectorale et le casque aussi. Et là t'es prêt pour le déco. Et là il faut trouver le vent de face, généralement c'est mieux pour décoller. Et dès que tu as un créneau tu peux t'envoler.

Une fois que tu es en l'air c'est du pilotage, du coup il y a plein de voiles différentes. Tu as des vols pour les débutants, en fait tu vas faire une plouf, tu vas voler dans des conditions aérologiques calmes et souvent tu vas atterrir en bas, sur l'atterrissage. Après sur des vols un peu plus perf, performants, c'est qu'il y a du thermique, il y a de l'air chaud qui monte et tu vas enrouler les thermiques et on va se servir des ascendances pour monter en l'air et là c'est un peu plus technique. (...) Et des fois, il peut y avoir certaines turbulences et ça clignote. On est quand même soumis à l'aérologie. Il faut le comparer à un courant d'eau, quand tu as de l'eau qui va dans une rivière tu as des cailloux à certains endroits et du coup l'air se comporte un peu comme l'eau. Tu as un caillou qui est posé et du coup le

courant vient dans ce sens-là et du coup le courant remonte et l'air se manifeste un peu pareil mais il faut l'imaginer à travers les reliefs. Quand on fait du thermique on s'imagine comment la masse d'air peut être et se comporter. (...)»

Fête dans le village
Quotidien transfiguré
Tous ou presque s'y perdent

« Viens on passe par là »
– Pas assuré, ou regard
Tout inquisiteur ?

Un monde ambulant
A mis le village sous tentes
– et se rêve en ailes

5 • PLACES DÉVIÉES

Le Châtelard
Bellecombe-en-Bauges
PNR du Massif des Bauges

8 novembre, 11h46, Le Châtelard, 735 mètres ensoleillé, air frais à l'ombre mais temps exceptionnel pour novembre à cette altitude

Nous « tombons » presque littéralement à notre arrivée sur une première place de ce village rue, à savoir la place Mellesine. On peut plutôt la qualifier de « placette » ; elle correspond à un petit triangle accolé à la route départementale qui traverse le village. Ce triangle comprend une route, mais peu fréquentée car menant à un chemin en retrait ; il y a en outre cinq bennes enterrées pour les ordures ménagères et le tri, et un petit pont sur le ruisseau, le Mellesine, ainsi qu'un terre-plein central qui assure la séparation d'avec la route départementale. Même pas un rond-point, impossible d'y imaginer une cabane de Gilets Jaunes, ce terre-plein indique un arrêt de « co-voiturage » avec un panneau solaire intégré au sommet, qui alimente un indicateur de vitesse orienté vers les entrées de véhicules

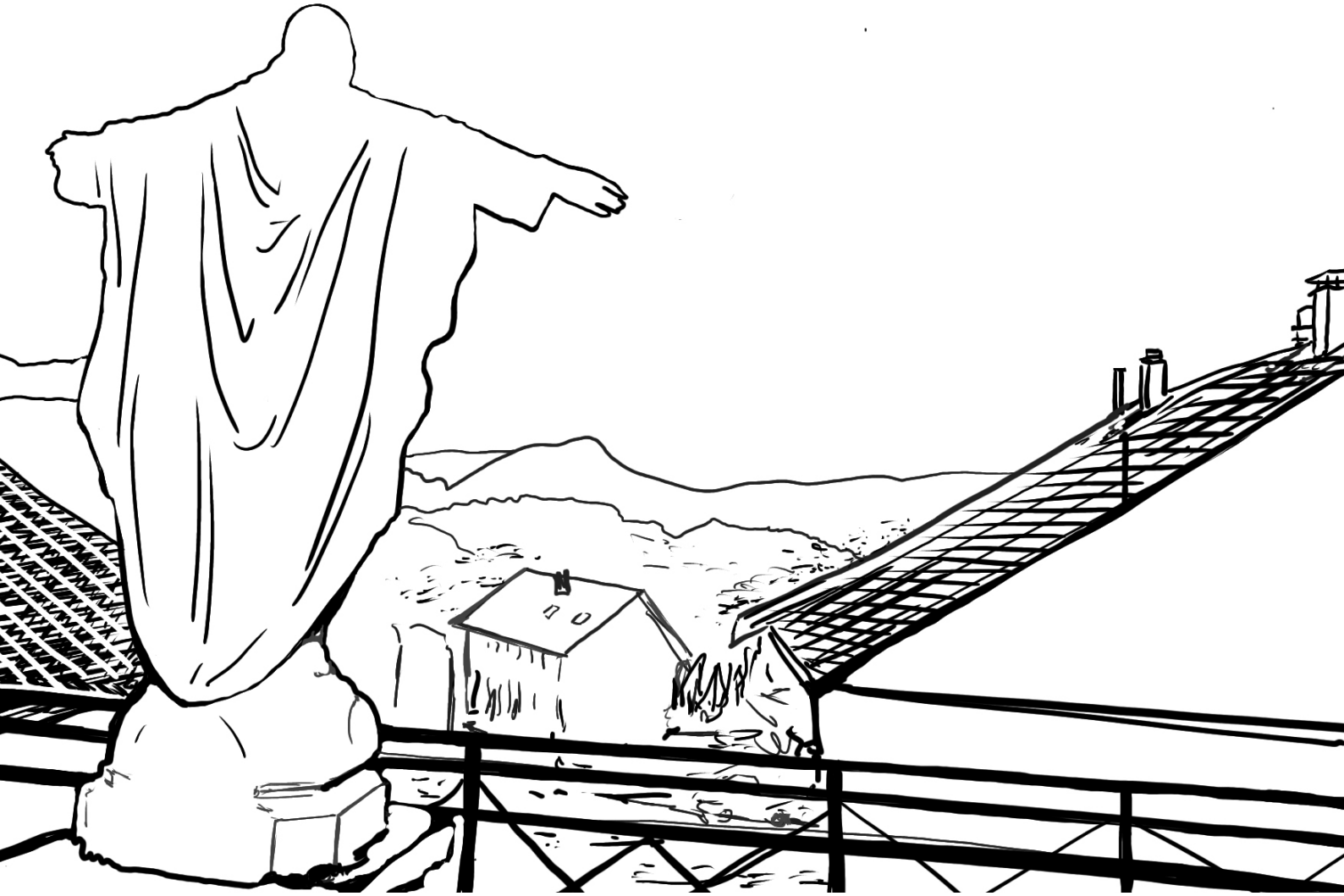
depuis Chambéry. Depuis le pont, on a une vue dégagée en face sur le plateau ; mais aussi à gauche, direction Chambéry, où des parents en vélo avec porte-enfant intégré s'infiltrent dans une ruelle : direction l'école primaire et la sortie des classes pour la pause méridienne. Alors qu'à droite, direction Annecy, ce sont des grappes d'adolescents qui sortent du collège en direction des arrêts de cars scolaires attenants ; ils éclatent de rire, simulent des bagarres, s'approprient l'arrêt de car en y inscrivant quelques graffitis salaces et quelques insultes…

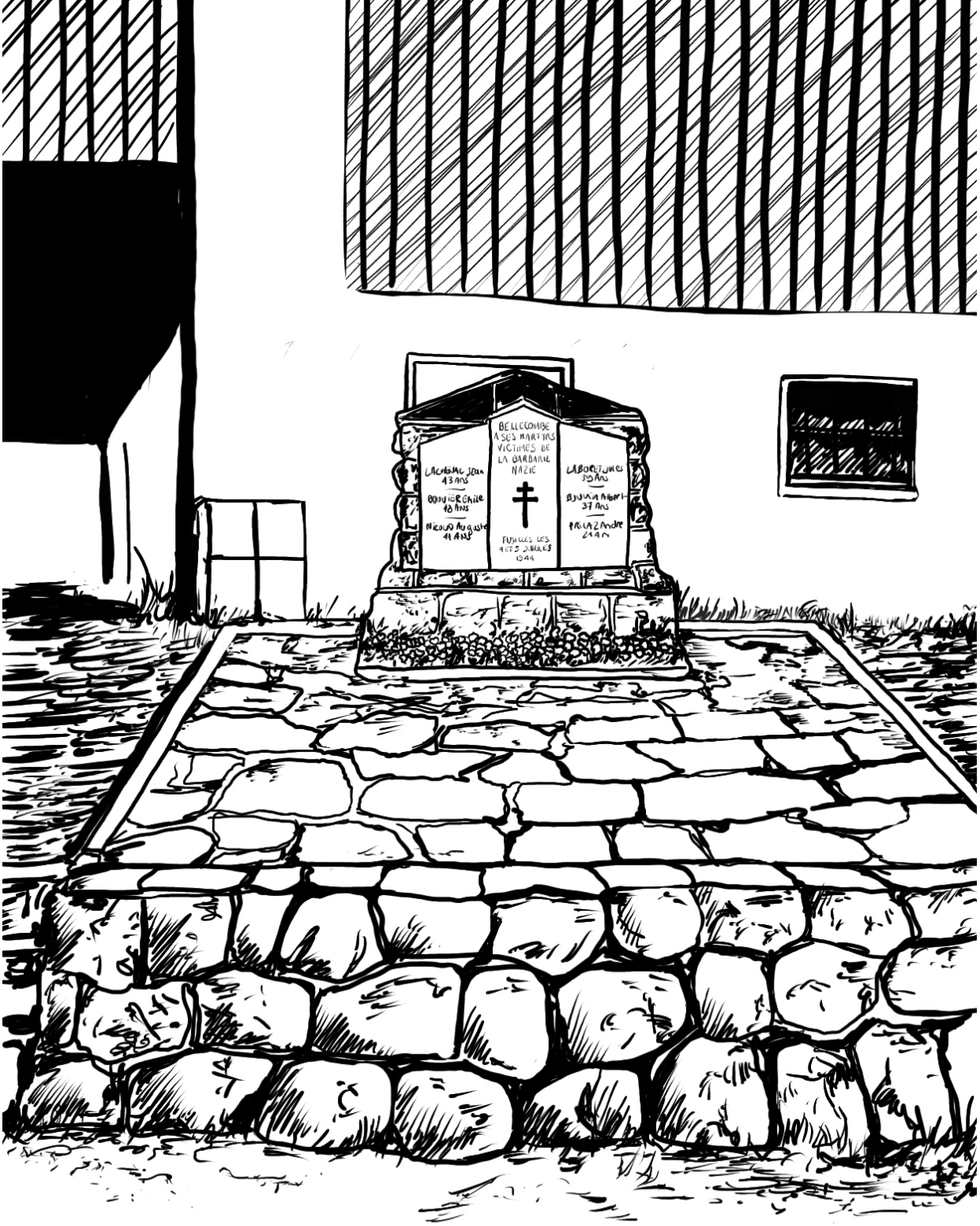
Notre regard s'arrête sur une vitrine d'agence immobilière ; nous quittons la place pour la voir de plus près et comprendre la situation de l'habitat dans les Bauges. La vitrine comporte plusieurs colonnes de feuilles A4 plastifiées, en format paysage et proposant différents logements. « A LOUER – appartement Le Châtelard – exclusivité centre », avec un diagnostic énergétique, du vert noté A jusqu'au rouge foncé noté G ce qui signifie « logement énergivore », désormais impropre à la location car considéré comme une passoire thermique ; « E » pour celui-ci, entre le jaune et l'orange. Des logos précisent le nombre de pièces, le nombre de couchages, la surface en mètres carrés et le nombre de salles de bain. D'autres annonces concernent un lotissement en construction ; l'agence propose différents modèles de villa à partir de vues en 3D ; chaque modèle a un petit nom : « Mercure », « Topaz », « Jasper », « Opale » et « Coral ». Des modèles de cabanes également, elles sont soit installées dans des arbres soit posées directement sur des pilotis – si vous choisissez les pilotis, il faut compter un coût supplémentaire.

On trouve ensuite d'autres habitations moins attendues. Et c'est d'ailleurs une habitation – terrier qui obtient la meilleure note énergétique du fait des capacités de ventilation et d'isolation thermique naturelles particulièrement performantes de ce type d'habitat : « A » et vert forêt – alors que pour le coup un brun-ocre aurait été plus approprié… En haut de la vitrine, il y a les modèles de nids à taille humaine, toujours en vues 3D : « Vultōre », « Euclase » et « Condor » sont présentés, dans les mêmes tonalités. Chacune de ces habitations est installée dans un environnement standardisé : le même ciel bleu, le même paysage synthétisé par un grand sapin sombre à droite, deux cyprès en arrière-plan et quelques buissons à gauche – et parfois une dalle de béton rectangulaire en amont. Pour les cabanes et les nids, un panel d'échelles est proposé, allant jusqu'au monte-charge par tyrolienne ; pareil, ce sont des options payantes.

C'est l'heure de déjeuner, mais tout est fermé ici ; nous espérons avoir plus de chance dans l'autre village cible de notre voyage car traversé par une résidence de recherche-création : Bellecombe-en-Bauges, situé un peu plus haut. « Bonjour, Oui c'est possible, oui on vous réserve une table pour deux, à tout de suite, merci ».

Sortie de restaurant, et balade digestive en direction de la principale place de Bellecombe : la place du 6 juillet 1944. Elle commence juste en-dessous de l'église et de sa statue christique qui ouvre grand les bras en direction du plateau. Cette place donne sur un monument aux morts en contrebas, un obélisque de trois mètres de haut environ sur lequel est inscrit : « Aux enfants de Bellecombe morts pour la France 1914-1918 », et la liste tout autour des morts, impressionnante pour un si petit village – près de 50 noms. On distingue sur un ajout en marbre « 1939 guerre 1945 », et trois noms associés; et un autre ajout pour un homme « tombé en Algérie ».





Si l'on continue à descendre cette « place » (qui, ailleurs, pourrait s'appeler une ruelle sur le plan spatial, puisqu'elle coupe entre les lacets de la route principale de montagne), on arrive à un autre monument aux morts : sur le plan symbolique, la place devient mausolée. Il s'agit cette fois d'un grand rectangle de pierres au sol, avec au bout, en guise de stèle, une forme de petite maison en pierre sur laquelle ont été posés 3 panneaux de marbre noir : « Bellecombe à ses martyrs victimes de la barbarie nazie fusillés les 4 et 5 juillet 1944 », et six noms d'hommes âgés de 48 à 21 ans : les six hommes fusillés ce jour dans le village – neuf autres membres du maquis des Bauges ont été tués le même jour dans les alentours.

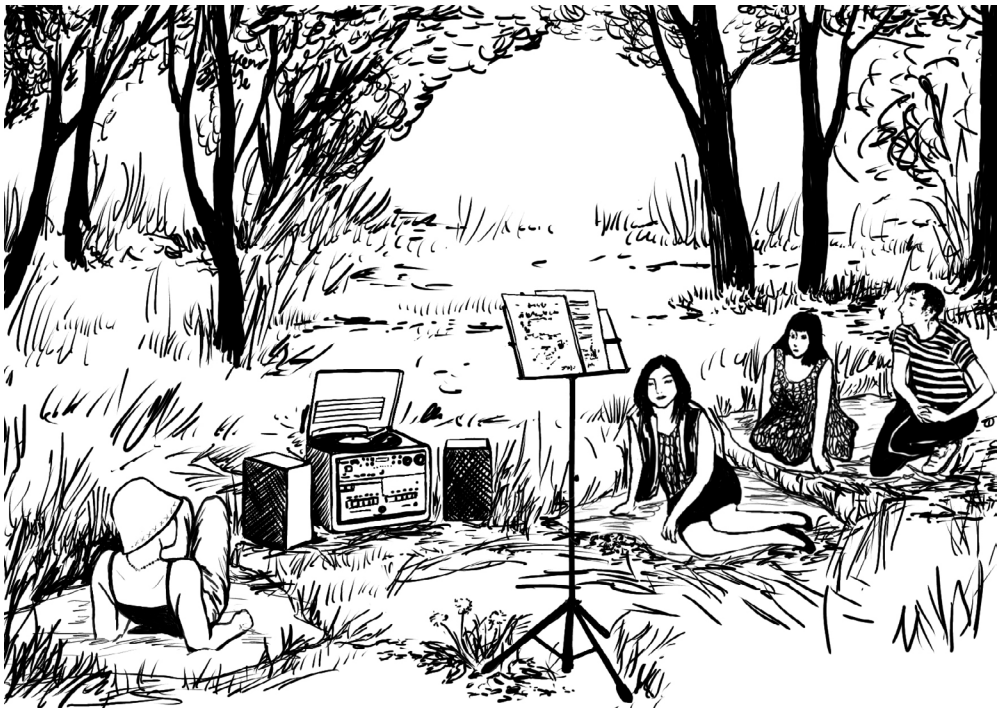
En nous garant tout à l'heure, nous étions passés devant un panneau d'affichage libre et y avions vu, au milieu des annonces pour des stages de dessin thème Halloween, des soins mexicains, du yoga reiki quantique et la fête des Allobroges le week-end précédent, l'annonce d'un concert pleine nature cet après-midi ; les noms des artistes nous ont attirés…

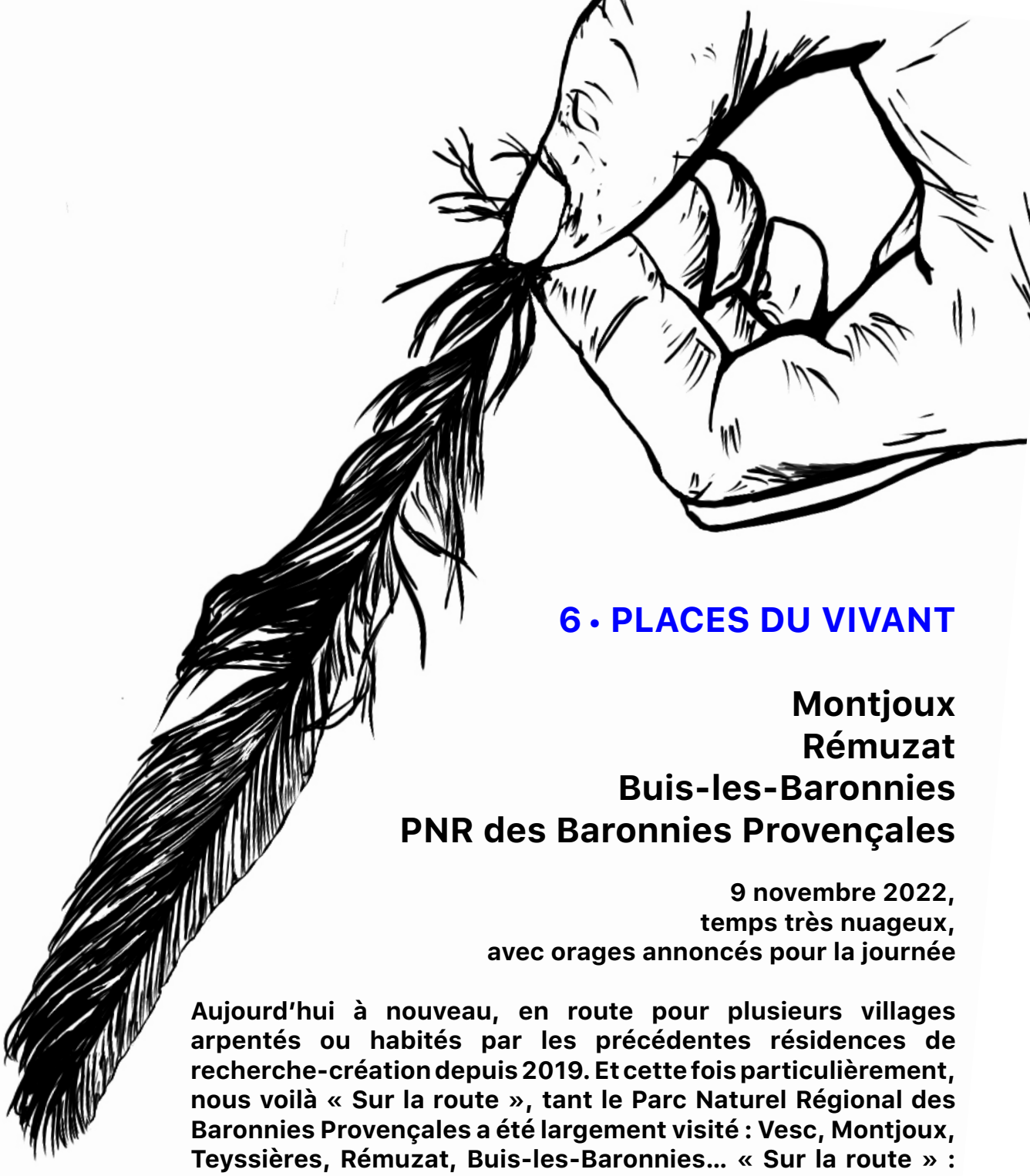
Comme l'heure approche, nous remontons progressivement la place. Nous remarquons cette porte hospitalière, puisqu'y est placardé un parchemin en bois, à la couleur passée et avec au sommet deux mains qui se serrent ; son message : « Qui vient en ami arrive trop tard et part trop tôt ». La fenêtre est ouverte, nous entendons des voix et reconnaissons le joli accent lusophone de Michelle-Agnès Magalhaes : elle a réuni plusieurs musiciens amateurs du village et de quelques hameaux autour. Ils sont sept avec elle, tous niveaux, tous instruments, et préparent une fanfare joyeuse pour demain : deux groupes de marcheurs sont annoncés de passage ; ils iront les accueillir chacun en musique… Nous aurions aimé rester plus longtemps, mais il nous faut « partir trop tôt » comme nous le dit en riant et avec un clin d'œil Michelle-Agnès : le concert pleine nature va commencer.

A deux kilomètres de Bellecombe quand on descend vers Le Châtelard, nous nous garons sur le parking d'une coopérative agricole, traversons la route, suivons la pancarte et marchons à peine cinq minutes jusqu'à parvenir dans une clairière. Là, au milieu, le concert débute à l'instant, sous une forme bien particulière : un vinyle sur un tourne-disque, au milieu des herbes. Cette pièce sonore semble trouver des échos dans la montagne, mais rien n'est sûr… Quatre personnes sont déjà allongées, elles observent le mouvement des feuilles dans les arbres. Ce sont les personnes annoncées sur l'affiche à Bellecombe : nous reconnaissons le duo artiste-chercheur de la dernière résidence, Chiara Piai et Frank Micheletti, et supposons que les deux autres personnes sont la musicienne Maria Rossi et le compositeur Emmanuel Rousseau. Une note posée sur un pupitre à côté de la platine confirme tout cela. La clairière s'étend, comme augmentée par les ondes

de cette musique ainsi que par le crépitement du vinyle - le tout se mêle au silence des oiseaux. Il n'y a pas de scène, donc pas de foyer d'attention centralisée ; du coup chacune des personnes présentes peut aménager sa propre posture d'écoute, en prenant soin de se protéger des tiques que l'on sait nombreuses, avec une nappe ou des tissus divers. Un groupe de trois promeneurs débarque dans la clairière, lit la note puis s'assied dans un coin. Progressivement, sous le poids et les mouvements des corps des auditeurs, des formes se creusent dans les herbes. Des espaces se sculptent ainsi, résultats des gestes et des postures de chacun, ou de leur absence, de la simple inertie des corps.

Sieste musicale -
Habitée par un vinyle,
La clairière murmure





6 • PLACES DU VIVANT

Montjoux
Rémuzat
Buis-les-Baronnies
PNR des Baronnies Provençales

9 novembre 2022,
temps très nuageux,
avec orages annoncés pour la journée

Aujourd'hui à nouveau, en route pour plusieurs villages arpentés ou habités par les précédentes résidences de recherche-création depuis 2019. Et cette fois particulièrement, nous voilà « Sur la route », tant le Parc Naturel Régional des Baronnies Provençales a été largement visité : Vesc, Montjoux, Teyssières, Rémuzat, Buis-les-Baronnies… « Sur la route » : continuons en haïkus, mais avec ceux de Jack Kerouac, les « Haïkus de la route » particulièrement, datant de l'été 1957 et traduits par Bertrand Agostini :

p.279
« Qui se soucie des arbres abattus
de Provence ? -
Une route est une route »

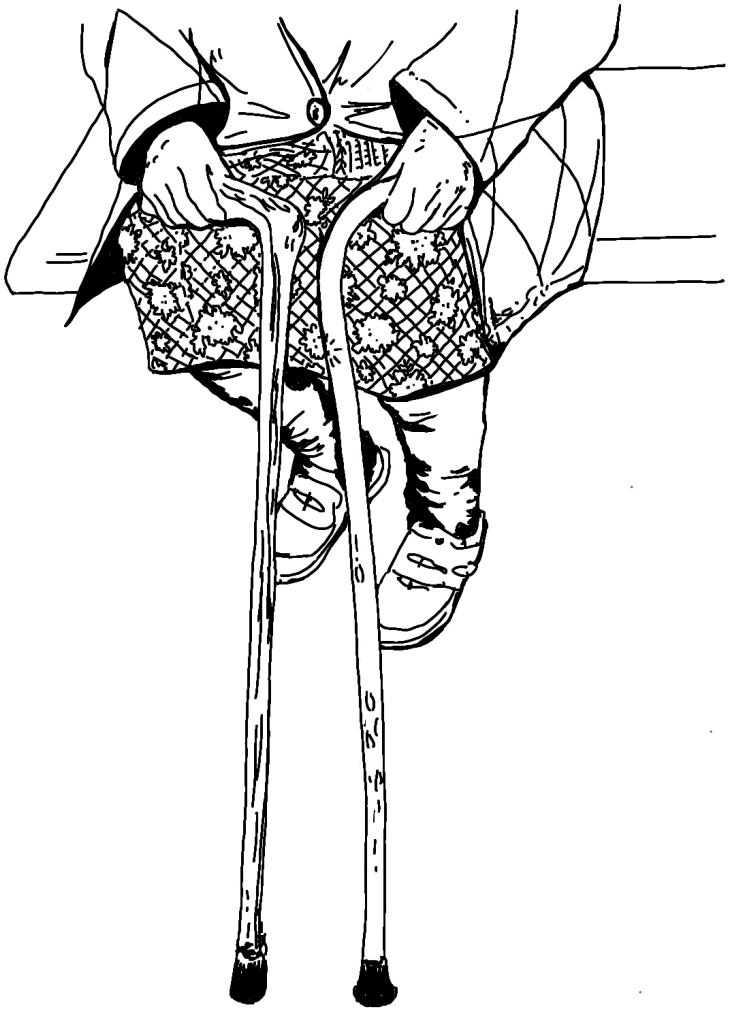
Who Cares about the pop-off trees
of Provence? -
A road's a road

p.293
« Quel réveil pour ce papillon
Quand quelqu'un
Sonnera cette cloche ! »

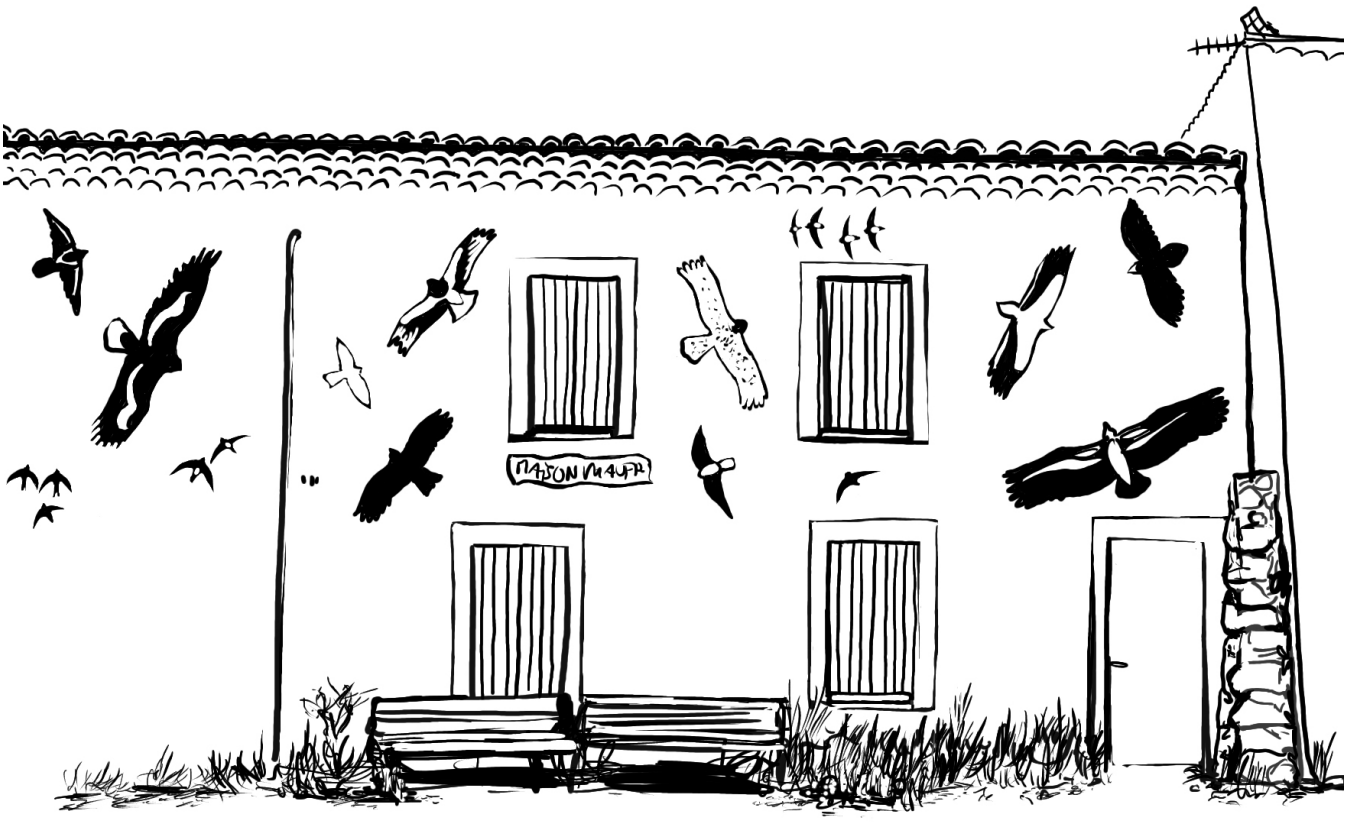
How that butterfly'll wake up
When someone
Bongs that bell!

Celui-ci aurait pu rythmer le récit de l'arrêt à Vesc, puisque la balade dans ses dédales de ruelles nous a fait rencontrer des portes étonnantes, avec des dispositifs de sonnettes par clochettes notamment, ou encore une entrée avec un rideau de petites chaînettes se frottant doucement avec les courants d'air. Mais la route est longue et l'orage menace : direction Montjoux, 460 mètres d'altitude, il est 10h30.

Nous voici en place, tout en haut du village, sur la place parking en forme de triangle, à l'orée des chemins de randonnée de la montagne de la Lance : le chemin du pré de l'or à gauche, celui des Catinoux à droite. Du lichen jaune et gris clair s'est immiscé dans les lettres du panneau indicatif. Quand on se retourne, cette place offre une perspective sur tout le village en contrebas, à commencer par la placette de l'église Saint-Etienne. Au croisement, juste au-dessus du lavoir, un panneau d'information marqué par une feuille de format A4, sans logo : « Eau potable retour à la normale », en gras « nous pouvons à nouveau consommer l'eau de la commune », des explications et « Très cordialement », signé du maire. En descendant la rue du lavoir, puis en prenant sur la gauche le long du Ravin de la Reille, à sec après cet été / automne, on arrive au pont sur la rivière et à l'arrêt de car du village ; sur son montant, à 1m50 de hauteur environ, un morceau de bois indique « crue ».



Le tour est fait, retour sur la place parking, qui compte un banc bleu en bois, des chaises en plastique retournées, quelques architectures de pierre dans des états divers, et un banc en pierre et cailloux ; une vieille dame y est assise. Derrière le banc, de l'autre côté du muret, quelqu'un frappe régulièrement des pierres. La vieille dame a posé contre elle deux cannes en bois, sculptées par son mari. Elle s'y agrippe avec délicatesse, afin de montrer combien elles s'apparient bien avec ses mains, particulièrement celle en bois imputrescible avec sa poignée torsadée. Toutes les deux adhèrent bien au sol grâce à leur embout en caoutchouc noir. Lors d'un récent séjour à l'hôpital, elle a failli les perdre ; elle y tient et les retient près d'elle. Plus tard, quand elle remontera le sentier vers sa maison, elle pourra compter sur l'une comme sur l'autre pour avancer sur les graviers qui bordent la maison de son fils, le sculpteur de pierres.



Nous poussons d'ailleurs le portail de son jardin sur ses recommandations : il est à son atelier, dans la poussière, mais arrête volontiers les coups de burin pour accueillir les visiteurs et leur présenter sa création du moment, son ultime création, à quelques mois de la retraite – et il passera sans souci à autre chose, car son métier certes passion lui a déjà bien endommagé la santé… De l'atelier on passe au chantier à ciel ouvert – et pour cause, cette ultime création est une borie, soit une petite hutte ou cabane ronde en pierre sèche, typique de la région. A sa borie, il ne manque plus que le faîte du toit en dôme. L'artiste-artisan montre, invite à regarder, à entrer, à mesurer l'épaisseur quasi monumentale des pierres, le travail que cela a nécessité, etc., avec ses grandes mains recouvertes de poussière blanche (ses cheveux ne sont pas en reste), traces des coups de burin sur la pierre. Il raconte, et impressionne ; pour finir, il nous montre amusé le nid d'oiseau déjà installé à l'entrée…

Direction Rémuzat, 12h, 448 mètres,
quelques gouttes de pluie.

Le nom de la commune signifierait « lieu boisé », du latin *ramus* (rameau, branche). Des hectares d'oliviers précèdent le village, de grands platanes bordent la rue principale, recouvrant les bancs de pierres de feuilles mortes. Une façade, recouverte de nombreuses silhouettes d'oiseaux en bois peint, attire particulièrement l'attention. Ce sont davantage les rapaces qui sont représentés, plus quelques martinets ; au total, les ailes, avec leur envergure, couvrent une bonne partie de la façade. Un écriteau de bois indique : « Maison des vautours ». Tous les volets, bleu ciel, sont fermés. Rémuzat est une zone

d'observation privilégiée : la densité de rapaces est importante dans les alentours. Nous levons la tête pour en apercevoir, mais c'est ici même, au ras de la place, qu'on trouve le plus beau profil de rapace, sur la devanture d'un restaurant au nom « féral », un peu sauvage sur les bords – comme la région y invite... En noir et blanc, un portrait de vautour apparait en médaillon.

Dans les rues adjacentes à cette place – parking, un chantier tentaculaire creuse les axes de passage, et offre de nouvelles manières de traverser via de petits pontons de tôle. Un cours d'eau ruisselle. Il y a une cabane à oiseaux juste à côté d'une jardinière, une autre de l'autre côté. Même chose près des volets de la fenêtre voisine. Là, sous les combles, plus d'une dizaine de nids d'hirondelles. Des nids en terre cuite sont fixés un peu plus bas, avec de petits perchoirs. Une caméra de surveillance a même été recouverte de brindilles et de fientes. Elle ne doit filmer qu'une sorte d'abstraction floue, de la neige... En parcourant du regard les bâtiments autour, d'autres nichoirs encore ! Le mortier entre les pierres constitue une multitude d'alvéoles protéiformes. Quand on scrute plus en détail, on aperçoit de petits caissons en bois et en terre cuite qui nichent sur les façades tout autour de la place.

Ce vivant qui prolifère, de la borie à Rémuzat, ce vivant inexorable résonne entre les bâtiments de la place et les pics rocheux en face – comme un hommage. Et cette place a été nommée Rolland, des frères Léon et Georges Rolland, deux résistants du village exécutés par les Allemands le 22 août 1944 à Dieulefit. Décidément, déjà hier à Bellecombe ; et tout à l'heure, sur la route entre Montjoux et Rémuzat, à Teyssières, au pied du maquis de la Lance à lire les paroles de leur chant (sur l'air de « Hardi, camarades ») : « ...Les époques sont prochaines / Qui nous verront victorieux / Nous descendrons dans la plaine / COMME UN TORRENT FURIEUX !... ».

Nous repensons à la résidence d'Anne Dubos en Chartreuse, lisant Johannes Melsen, « Un aller simple : récit d'un voyage compliqué » alors qu'elle enquête sur un sentier de huguenots. Johannes Melsen : « L'exode permet à beaucoup d'exercer à nouveau librement un métier, sans que les droits soient réduits à une peau de chagrin. L'exode, c'est les fêtes retrouvées, les baptêmes, les mariages et la dignité des ensevelissements, de jour et sans consignes, une nouvelle harmonie entre la pensée et les actes ».

Commentaire d'Anne Dubos : « Je me rends alors sur le sentier pour contempler les paysages, essayer de m'inventer ceux de l'époque. Le son des pas, le froid, la fatigue ou la faim ».

Ce ne sont pas seulement les sentiers ou les paysages qui opèrent comme transducteurs de la mémoire, d'une certaine mémoire, mais aussi, potentiellement, en ces places, des dispositifs et du vivant qui, de concert, redonnent des ailes et du souffle pour ne pas oublier la « barbarie nazie », comme disait le monument des Bauges.

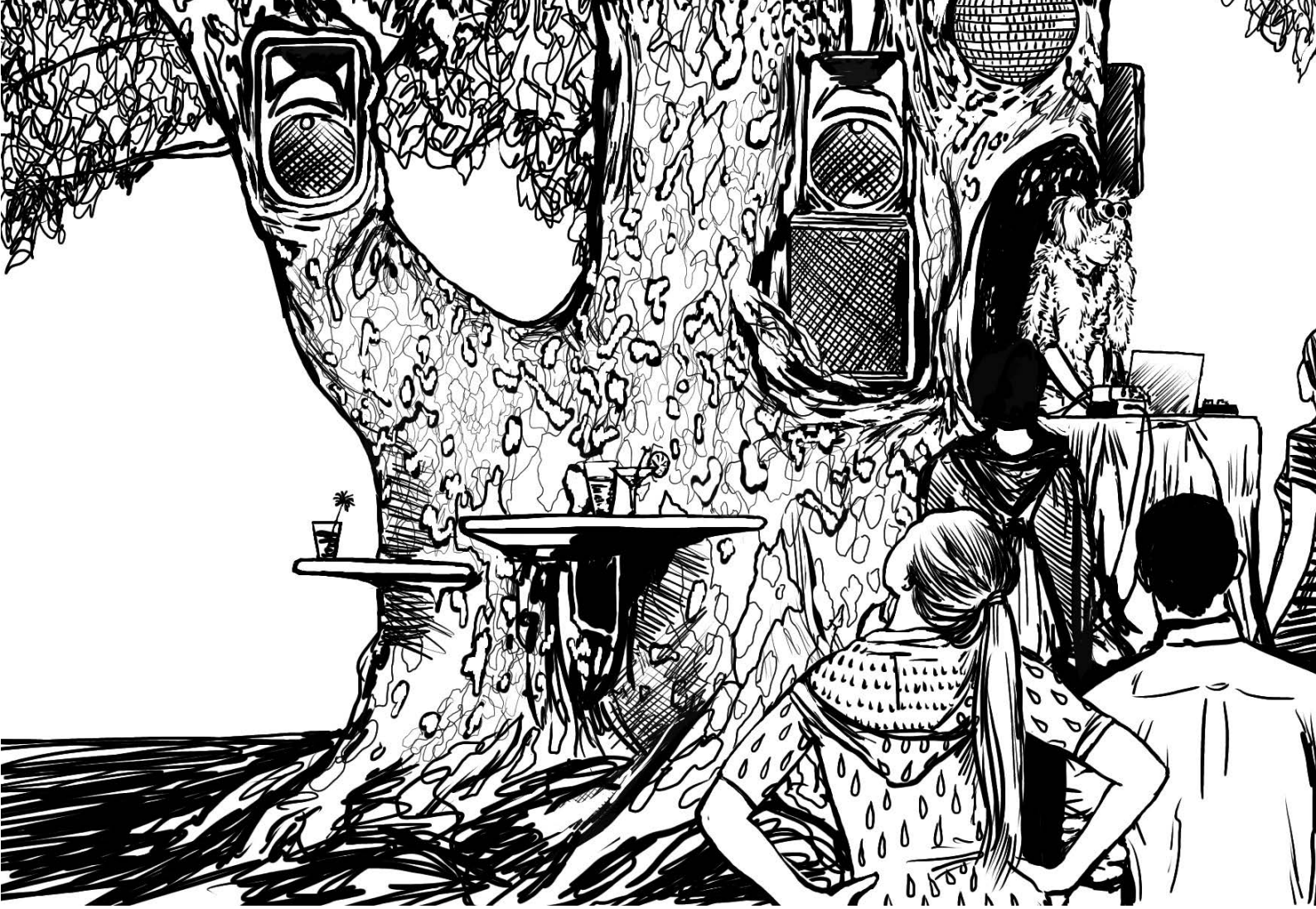
En route pour Buis-les-Baronnies, avec en tête un dernier haïku d'été de Kerouac, le p.299 :
« Gazouillis d'oiseaux
le brouillard
Voile le portail »

"Birds chirp
fog
Bugs the gate"

Nous y arrivons à 13h30 par un début d'orage et nous arrêtons sur la place du quinconce / allée / parking des platanes, entre les rares exposants du marché du jour en train de ranger leur stand et de plier bagage. La météo, qui avait annoncé des orages toute la matinée, avait fait fuir préventivement la plupart d'entre eux. Si les exposants étaient rares, les platanes, eux, sur l'allée bien-nommée, sont nombreux. Nous en remarquons un, particulièrement imposant – il a comme imbibé une partie de la place. Le bar attenant a fixé à son tronc quelques planchettes en plastique bleu, rose et noir pour y poser son verre. Ses branches se dessinent avec une lumière de néon rose assez puissante, celle du restaurant « À l'ombre des platanes » précisément ; même l'enseigne est fluo. Ambiance de club sur cette place, où des enceintes ont d'ailleurs été absorbées par la chair de l'arbre. Les basses font vibrer les feuilles en même temps que quelques gouttes brillantes tombent. Les lumières se diffractent. Les écorces de platanes qu'on aime retirer dans la cour d'école, comme des puzzles qui s'effritent, sont ici de petits morceaux rose et violet… une boule à facettes.

Il est 15 heures, l'orage a cessé, DJ Gentille Alouette peut enfin lancer son set – un set composé de chants d'oiseaux en voie d'extinction, comme celui de l'alouette des champs. Elle a deux couettes non symétriques mais presque, des lunettes noires et un masque sur le bec, une platine et un mur d'amplis de chaque côté. Il pleut et le platane nous protège. Le propriétaire du restaurant nous dit de ne pas dire qu'il pleut ici ; pourtant cette pluie en trombe est belle, elle fait ressortir les chants. L'arbre est luisant et dégouline de rose. Il s'étend sur toute la place avec ses racines, elles boursouflent le bitume. D'ailleurs toute la place est plissée par les racines de ce beau platane, formant des dos d'ânes inattendus ; bravo les platanes, vous avez même réussi à faire vivre le bitume…

La route et l'été s'arrêtent avec ce bouquet final.



Invasion de nids
Les chants tus sortent des platanes –
Prolifération !

CRÉDITS

Bordreuil Jean-Samuel, « Ambiances, partage d'ambiances et prisme interactionnel », Rose Duarte Christiane et Thibaud Jean-Paul (éds.), *Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible*, Genève, Metis Presses, 2013.

**Calvino Italo, *Monsieur Palomar*, Paris, Gallimard, 2019,
traduction de Christophe Mileschi.**

**Loup Jean, « L'hydrologie karstique du Vercors »,
Revue de géographie alpine, tome 57, n°2, 1969, p. 329-332,
www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1969_num_57_2_3406**

**Kerouac Jack, *Le livre des haïkus*, Paris, éditions de la Table ronde, 2022,
traduction de Bernard Agostini.**

Souriau Etienne, *Le sens artistique des animaux*, Paris, Hachette, 1965.

**Stavo-Debauge Joan, « Sous les catégorisations, de l'allure du nouveau venu à la « culture » de l'étranger », *SociologieS*
[En ligne], 2021, http://journals.openedition.org/sociologies/17828**

Zask Joëlle, *Quand la place devient publique*, éditions Le bord de l'eau (« Les voies du politique »), Lormont, 2018.

Extraits de podcasts diffusés :

« Annette et Louis, une histoire d'amour et de prison », 2023, reportage d'Olivier Minot réalisé par Emmanuel Geoffroy : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/annette-et-louis-une-histoire-d-amour-et-de-prison-9942545

« Chemins à ciel ouvert – chemin(s) faisant… au fil de la Bourne », 2022 : https://www.radioroyans.fr/chemins-a-ciel-ouvert/

REMERCIEMENTS

Avec l'amicale participation vocale ou musicale de :
Jean-Samuel Bordreuil, Joan Stavo-Debauge, Joëlle Zask,
Chiara Piai, Frank Micheletti, Anne Dubos, Michelle-Agnès Magalhaes,
Chiara Kirschner, Dimitri Vazemsky.

Mixage sonore : Olivier Claude
Lecture en anglais : Margaret Besser